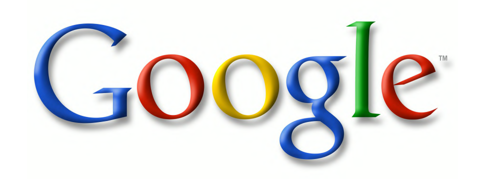





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

LA MÉTROMANIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 30).
30 — sur papier Wathmann (Nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

ALEXIS PIRON

LA MÉTROMANIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PRÉCÉDÉE D'UNE

NOTICE PAR F. DE MARESCOT



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVI


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 JAN. 1941
OF OXFORD



LE THÉATRE DE PIRON

I

Lorsqu'il *n'efface pas à jamais le nom des hommes avec le souvenir de leurs œuvres, le temps sait remettre à une juste hauteur les mémoires les plus décriées et les réputations dont les contemporains ont combattu l'établissement avec le plus de violence. On peut dire de Piron qu'il a profité de cet avantage, et que la postérité, qui triomphe de l'oubli comme de l'indifférence, n'a pas laissé dans une ombre regrettable la personnalité de l'auteur de la* Métromanie [1]. *Avec l'apaisement des années les préventions s'amoindrissent, et sa figure nous*

1. « Je me recommande, a-t-il dit lui-même, à la postérité. J'espère plus dans son indulgence que dans celle de mes con-

apparaît en pleine lumière. C'est bien là, si l'on s'arrête devant le buste de Caffieri[1] *ou si l'on regarde le portrait de Saint-Aubin, l'effigie d'un bon vivant doué d'une santé robuste. Le front est haut, ombragé d'une perruque luxuriante. Sans être des plus grands, les yeux dénotent la vivacité et la finesse. Les joues sont pleines, rondes et vermeilles; les lèvres railleuses, et plus faites pour le ricanement que pour le sourire. Quand elles s'entr'ouvraient, le mot devait aussitôt jaillir et, pareil à une flèche aiguë, frapper impitoyablement. Voltaire l'éprouva en maintes circonstances. Les nombreux succès tragiques qui étaient alors le meilleur de sa gloire, et que son rival a toujours ambitionnés vainement, lui avaient valu, de la part de celui-ci, une aversion d'une rare constance. Avec une présomptueuse perfidie et une conviction en apparence des plus sincères, Piron traitait l'auteur de* ZAÏRE *comme un esprit médiocre*[2]*. Il le discutait avec dédain et l'accablait d'épigrammes, s'efforçant de faire oublier les vers élogieux qu'il*

---

temporains. » (*Vie de Piron,* tome I, page 133, de l'édition donnée par Rigoley de Juvigny, in-8, 1777.)

1. Jean-Jacques Caffieri paya de cette œuvre, l'une de ses meilleures, ses entrées à vie à la Comédie-Française. D'accord avec Molé, de Belloy se chargea, en 1773, de conduire les négociations relatives à ce marché, et l'artiste, trois ans après, livra aux Comédiens le buste de Piron, évalué par lui mille écus. (*Revue rétrospective,* IIe série, tome VIII, pages 147 à 151. Archives de la Comédie française.)

2. Dans une lettre adressée, le 20 mai 1760, à Baculard-d'Arnaud, et que termine une épigramme virulente, Piron appelait Voltaire un « cuistre ». (*Correspondance littéraire,* numéro du 5 octobre 1859.)

lui avait adressés après avoir quitté sa province. Ils ont été retrouvés depuis[1].

En dépit de ses faiblesses, nous ne parlerons de Piron qu'avec une sympathique franchise. La justice inspire mieux que la passion. Nous laissons aux détracteurs systématiques, aux critiques dignement ennuyeux, le parti pris de n'évoquer, avec le nom de l'auteur de la MÉTROMANIE, *que le souvenir d'une ode sans valeur, difficile à lire jusqu'au bout, et écrite à vingt ans, sous l'inspiration de l'ivresse, après un bon repas*[2]. *Aussi bien, cette priapée fatale, l'a-t-il déplorée sincèrement pendant toute une existence faite de labeur et de probité, et durant une vieillesse très-longue que se partagèrent, — nous n'irons pas jusqu'à dire : d'une manière égale, — le soin des hymnes sacrés et celui des épigrammes. Dans sa* CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE[3], *Grimm, entre tous, a bien compris ce côté faible de la nature de Piron.* « C'était, dit-il, une machine à saillies, à épigrammes, à traits. En l'examinant de près, l'on voyait que ces traits s'entre-choquaient dans sa tête, partaient involontairement, se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres, et qu'il ne lui était pas plus possible de ne pas dire

1. Voir les *Mémoires sur Voltaire*, par Longchamp et Wagnière, tome II, pages 521 et 526 (Paris, in-8, 1826).

2. En terminant la longue étude qu'il a consacrée à Piron, Sainte-Beuve avouait toutefois qu'il n'avait pu l'entreprendre sans surmonter ses préjugés et sans vaincre une intime répugnance. Voilà une exagération heureusement rare chez un critique dont les qualités maîtresses étaient un jugement très-sûr et une manière de voir des plus nettes.

3. Janvier 1773. Tome VIII, pages 125 et suivantes, de l'édition Furne.

de bons mots, de ne pas faire des épigrammes par douzaine, que de ne pas respirer[1]. » *Ce travers, trop enraciné en lui pour qu'il pût tenter avec fruit de l'arracher, a fait de Piron un des rois de l'esprit français. Dans notre pays, capricieux et versatile à l'excès, c'est une royauté éternelle. C'est la seule qui ait le don de résister à tous les chocs et de survivre à tous les effondrements. En dehors de ses tentatives tragiques, dont quelques-unes sont cependant au-dessus du médiocre, l'auteur de la* MÉTROMANIE *a été tout ce qu'on voudra, excepté ennuyeux, et c'est, en France, un mérite inappréciable.*

Tout en jetant, et comme par miettes précieuses, à tous les vents de l'ironie son esprit inépuisable, qui paraissait se raviver à chaque saillie nouvelle, tout en prodiguant sans relâche et par le menu le plus pur de son talent, Piron sut néanmoins en conserver la meilleure part pour créer cette œuvre supérieure que chaque écrivain s'efforce à laisser derrière lui.

C'est à bon droit que la MÉTROMANIE *a sa place marquée parmi les meilleures productions comiques du XVIIIe siècle. Mais, si l'on songe que Piron n'a trouvé que rarement des défenseurs, même parmi les esprits les moins portés à la prévention*[2]*, on peut dire que c'est*

---

1. Mais quand il faut railler, j'ay ce que je souhaite :
Alors, certes, alors je me connois poëte.
Phébus, dès que je parle, est prest à m'exaucer ;
Mes mots viennent sans peine et courent se placer.
(BOILEAU, satire VII.)

2. L'abbé Sabatier de Castres disait avec raison de l'auteur de la *Métromanie* que « personne n'avoit moins besoin des res-

par une sorte de prodige que son chef-d'œuvre a trouvé grâce aux yeux de ses trop nombreux détracteurs. Pour qu'il en ait été ainsi, il fallait qu'il possédât une valeur bien indiscutable, et qu'il eût en lui tous les mérites et toutes les perfections qui désarment la critique la plus décidée:

Il n'entre ni dans nos intentions, ni dans le cadre naturellement restreint de cette publication, d'entreprendre le récit de l'existence de Piron, récit assez long et tenté déjà avec plus ou moins d'exactitude par des biographes la plupart du temps prévenus[1]*. Il ferait, en outre, une sorte de double emploi avec la préface de la* MÉTROMANIE, *publiée en 1758, et qui n'est pas autre chose qu'une Vie de Piron, écrite par lui-même.*

Nous nous contenterons de puiser çà et là dans ce document, deux fois précieux, et par son authenticité et par son origine. Il en est de certains hommes comme des choses les meilleures : ils ne veulent pas être trop profondément connus. On les déprécie en les analysant, et

sources du vice pour plaire et se faire un nom ». Au sujet du péché de jeunesse de Piron, l'abbé s'exprimait ainsi : « Il est connu de tout le monde par une ode trop fameuse, dont la licence ne doit plus lui être reprochée, puisqu'il en a témoigné publiquement son repentir. » (*Les Trois Siècles de la littérature française*, etc., tome III, page 266.)

1. Dans sa *Notice sur Piron*, publiée en 1857, mon ami M. Édouard Fournier a essayé cependant, avec son habituel talent, de réhabiliter l'auteur de la *Métromanie*. Après M. L. Lalanne (l'*Athenæum* du 2 février 1856), il est un de ceux qui ont le plus dégagé Piron de toutes les noirceurs attachées, pour ainsi dire par tradition, à son nom.

Piron est dans ce cas. Il ne faut le connaître qu'à la surface et ne pas chercher à soulever tous les voiles.

Dans la préface qu'il écrivit en 1758 pour son chef-d'œuvre sans cesse remanié, et, par ses corrections multiples, insensiblement amené au dernier degré de la perfection, le poëte nous raconte son enfance et les années de sa jeunesse passées dans le gai pays bourguignon. Le milieu dans lequel l'homme prend son vol vers la vie influe le plus souvent sur son être ou sur son tempérament. Piron n'a pas échappé à cette règle presque générale. Né au pied des vignes qui produisent le vin généreux et vermeil, il avait dans les veines un sang pareil au jus des raisins de son pays natal, un sang vif et chaud, avec un esprit capiteux dont il se grisa lui-même plus d'une fois.

Dans le document qui accompagne le texte de 1758, Piron nous initie encore aux misères et aux privations qu'il dut supporter à peine débarqué à Paris, aux divers métiers qu'il embrassa tour à tour sans succès, mais, à vrai dire, avec la même répugnance. Il évoque le souvenir des bienfaiteurs qui sont venus à son aide dans les heures difficiles et celui des bienfaits qu'il a acceptés d'eux. Ce n'est pas là, il faut l'avouer, le côté le plus beau de son existence. Pareil en cela à presque tous les autres hommes de lettres du XVIII[e] siècle, il accepta maintes fois des services qui avaient trop l'air de charités. En fait de dignité, Piron, qui ne tenait pas apparemment à se singulariser, imita ses confrères et n'eut jamais que les opinions de son temps. La pauvreté triomphe des amours-propres les plus solides et fait paraître naturels d'étranges accommodements. C'est

une mauvaise conseillère qui finit trop souvent par se faire écouter.

Cependant cette facilité à demander aux autres le bien-être ou l'apaisement des besoins et des nécessités de la vie ne doit pas faire prendre Piron pour un épicurien méprisable, ou, ce qui est pis encore, pour un égoïste. Il ne garda jamais entièrement pour lui le fruit de ses faciles complaisances, et, avec une pieuse générosité, avec le plus touchant respect filial, il ne cessa d'étendre sur tous les siens le bienfait de l'aisance qu'il tenait de ses nombreux protecteurs. C'était plus encore pour les autres que pour lui qu'il demandait. La joie de les obliger, l'idée d'adoucir leurs souffrances[1]*, l'aidaient à surmonter les répugnances et le dégoût des obsessions. S'il est vrai que la bonté ne s'allie que bien rarement à l'esprit, on voit que chez Piron l'esprit était loin d'avoir usé toutes les fibres du cœur.*

Indépendamment des ressources qu'il devait à la protection libérale d'illustres personnages de son temps, Piron, grâce au théâtre, qui fut le plus constant de ses goûts littéraires, sut encore conquérir une base d'existence suffisamment large. Il trouva maintes fois, dans le produit heureux de ses ouvrages, une compensation précieuse aux déboires et aux misères, qui ne lui firent pas défaut jusqu'à l'heure du succès.

---

1. *Notice sur Piron*, par E. Fournier, pages lxxv et suivantes.

II

Ce Piron sans cesse besoigneux, et dont la vie, depuis son arrivée à Paris[1], *s'était passée à demander et à recevoir des bons offices, put enfin, avec la joie de son premier succès au théâtre, goûter le plaisir de rendre service à quelqu'un. Cet événement remonte à 1722. Jusqu'à cette époque, et durant les trois années pendant lesquelles il avait végété dans la plus misérable des situations, rien n'avait fait pressentir l'auteur du chef-d'œuvre qui a porté son nom jusqu'à nous. De côté et d'autre, pour se faire ouvrir la bourse quelquefois difficile à délier de ses maîtres*[2], *il avait semé des vers sans prétention comme sans valeur qui ne lui avaient pas rapporté plus de gloire que de profit. Après avoir frappé à la porte des entrepreneurs des spectacles forains, il s'était vu éconduit durement, et n'avait pas mieux réussi quand il avait apporté l'offre de sa collaboration, ses plans et ses scénarios, à Fuselier, Le Sage et Dorneval, fournisseurs habituels des titulaires des baraques de la foire.*

L'un de ces derniers, nommé Francisque, qui avait

1. Piron avait quitté sa province en 1719.

2. A son arrivée à Paris, Piron fut admis, en qualité de copiste, chez le chevalier de Belle-Isle, petit-fils de Fouquet. Le futur auteur de la *Métromanie* gagnait à ce métier *quarante sous par jour.*

joui en 1720 d'une grande vogue à la foire Saint-Germain[1]*, se trouva particulièrement éprouvé au début de cette année 1722 qui devait ouvrir l'ère des succès dramatiques de Piron. Tous ceux qui se sont occupés un peu de l'histoire de la scène en France n'ignorent pas la rivalité inquiète et tyrannique qui divisa, pendant une grande partie des XVII*e *et XVIII*e *siècles, les grands théâtres privilégiés et les petits spectacles*[2]*. En 1722, ces derniers se virent imposer des conditions plus pénibles encore que toutes celles qu'ils avaient dû subir jusqu'alors. Une ordonnance, qui ne tendait à rien moins que ruiner entièrement les directeurs des baraques foraines, réduisit Francisque et ses pareils aux danses de corde et aux voltigeurs. Sa troupe ne devait à l'avenir compter qu'un seul acteur parlant. En cette triste occurrence et devant les refus formels de ses auteurs ordinaires, Francisque eut l'heureuse inspiration de songer au poëte inconnu qu'il avait naguère si cavalièrement remercié. Cette pensée devait le sauver.* ARLEQUIN DEUCALION, *monologue en trois actes, écrit par Piron en deux jours à peine, et représenté pour la première fois le 25 février 1722, eut un succès énorme, très-justifié d'ailleurs, et attira la foule à la foire Saint-Germain*[3]*. La pièce, véritable tour de*

---

1. *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, par un acteur forain, tome I, page 220 (Paris, 1743).

2. Mon ami Jules Bonnassies a écrit, sur cette lutte des plus attachantes, un excellent volume : *les Spectacles forains et la Comédie française* (Paris, Dentu, 1875).

3. *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, tome II, page 2.

force littéraire, et par sa forme, et par le peu de temps dans lequel elle avait été écrite, rapporta à son auteur une somme de six cents livres.

*D'autres ouvrages destinés aux forains, que Piron fit seul ou en collaboration avec Le Sage devenu plus accessible, des opéras-comiques plus ou moins réussis et sur lesquels il n'y a pas lieu de s'étendre davantage, suivirent, mais avec des chances diverses, le succès d'*ARLEQUIN DEUCALION [1]. *Grâce à ce genre de travail, qui lui fut toujours facile, l'auteur de la* MÉTROMANIE *trouvait les moyens d'adoucir les privations qu'il avait été obligé de supporter jusqu'à l'heure du succès. Dans des vers adressés à Francisque, et qui portent la date de 1723, il l'a rappelé en ces termes :*

Tous ces riens, toutefois, ont amusé la scène,
Et de leur peu de vie entretenu la mienne[2].

Plus tard pourtant, au mois d'août 1769, — il est vrai qu'il avait alors quatre-vingts ans et qu'à cet âge on est exposé à radoter un peu et à oublier bien des choses du passé, — il ravalera sans pitié, dans une lettre adressée au docteur Maret, les farces et les parades, et, après en avoir vécu, après les avoir tant aimés, l'ingrat conspuera Arlequin, Scaramouche et Pierrot [3] !

---

1. M. J. Troubat a consacré aux opéras-comiques de Piron une étude des plus intéressantes et très-substantielle. (*Œuvres choisies de Piron*. Paris, Garnier, 1875.)

2. *Piron. Poésies diverses et inédites*, publiées en 1866 par M. H. Bonhomme, page 278.

3. *Lettres de Piron à M. Maret,* Lyon, 1860, page 4.

En 1728, c'est-à-dire six ans après ses débuts à la foire Saint-Germain, Piron, qui sentait que le talent ne peut que gagner à ennoblir son idéal, songea à aborder un genre plus vaste et plus élevé. Qui le poussa dans cette voie? Rigoley de Juvigny et tous les biographes subséquents ont nommé Crébillon, le poëte tragique, compatriote de l'auteur de la MÉTROMANIE. *Selon M. H. Bonhomme* [1], *ce serait Mlle Quinault, qui comptait parmi les meilleures amies de Piron, après avoir été, le fait est prouvé, mieux que cela pour le poëte. Enfin Grimm, dans sa* CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE [2], *mais sans appuyer son dire sur aucune preuve, affirme que c'est l'acteur Sarrazin* [3], *né, lui aussi, à Dijon, qui aurait poussé Piron vers la scène française. Sans nier l'influence inévitable que devait avoir sur un amant Mlle Quinault* [4], *comédienne de talent et jolie femme d'un esprit supérieur, nous pensons que l'auteur de la* MÉTROMANIE *a dû la meilleure part de sa nouvelle résolution aux conseils et aux encouragements de Crébillon. Aussi bien, dès que les* FILS INGRATS *furent imprimés, il adressa l'un*

---

1. *Œuvres inédites de Piron* (Paris, 1859), page 126 de l'édition in-8.

2. Tome VIII, page 127 de l'édition précitée.

3. Mécontent du jeu de ce comédien dans *Gustave*, et sachant qu'il avait porté le petit collet dans sa jeunesse, Piron cria un jour, du milieu de l'amphithéâtre : « Cet homme, qui n'a pas mérité d'être sacré à vingt-quatre ans, n'est pas digne d'être excommunié à soixante ! » Sarrazin était entré au Théâtre-Français en 1729. Il ne se retira qu'à la clôture de 1759, et dans un âge très-avancé.

4. Il s'agit ici de Jeanne-Françoise Quinault, la célèbre soubrette.

des premiers exemplaires à celui qu'il a appelé quelque part son maître, à l'auteur illustre de RHADAMISTE ET ZÉNOBIE.

C'est le vendredi 4 juin 1728[1] *que les Comédiens français assemblés entendirent la lecture de l'ouvrage que Piron soumettait à leurs suffrages, sous le titre de l'*ÉCOLE DES PÈRES. *Elle fut reçue sans opposition. Toutefois, pendant les répétitions, le titre sous lequel elle avait été présentée fut changé en celui des* FILS INGRATS. *La première comédie de Piron fut représentée le jeudi 21 octobre 1728, avec l'*USURIER GENTILHOMME[2].

Le succès fut des moins vifs, et l'abbé Desfontaines ne manqua pas l'occasion de dire que « les *Fils ingrats* avaient bien mérité leur nom, puisqu'ils venaient de ternir la réputation de leur père ». *Le trait arriva jusqu'aux oreilles de Piron. Après avoir rendu à sa comédie le titre sous lequel elle avait été présentée aux Comédiens, il s'empressa de faire à l'abbé les honneurs de son bon mot. Il le ménagea si peu qu'on a pu réunir cinquante-quatre épigrammes dirigées par l'auteur des* FILS INGRATS *contre l'abbé Desfontaines*[3]. *Celui-ci pourtant*

1. Archives de la Comédie française. Registre des assemblées pour l'année 1728.

2. Pièce en un acte et en prose, du comédien-auteur Le Grand. — On a vu naguère passer dans les ventes publiques d'autographes quelques quittances données par Piron au sujet de sa première comédie. L'une d'elles s'élève, en dépit de l'insuccès de la pièce, au chiffre assez respectable pour l'époque, de 239 livres 12 sols pour quatre représentations.

3. *Piron. Complément*, etc.; publié par M. H. Bonhomme en 1866.

était bien loin d'avoir tort en appréciant avec sévérité la comédie nouvelle. Collé, qui a dénigré et peint sous les plus mauvaises couleurs, dans son JOURNAL HISTORIQUE, *Piron, dont il était l'ami intime, a dit, à propos d'une reprise des* FILS INGRATS, *remis à la scène au mois de novembre 1748* [1], *que le sujet de cet ouvrage est révoltant et peu comique. Il convient cependant, mais après de rudes critiques, qu'il renferme beaucoup d'esprit et nombre de vers bien faits* [2].

Loin de se décourager, Piron, qui avait commencé par répudier les farces foraines au profit de la comédie, voulut s'élever pour ainsi dire au sommet et aborder sans transition aucune le genre tragique. Nous imaginons que l'idée d'être désagréable à Voltaire et de parvenir peut-être à contre-balancer sa gloire était pour lui une sorte d'encouragement. Le 13 décembre 1729, les Comédiens se réunirent, conformément à leurs habitudes, pour entendre la lecture de la tragédie de CALLISTHÈNE [3]. *Celle-ci fut reçue sans débat et mise à l'étude immédiatement. Donnée pour la première fois le 18 février 1730* [4], *elle ne put, dans sa nouveauté, dépasser le chiffre de huit représentations. Joué à Versailles le 2 mars* [5], CALLISTHÈNE *mérita, à ce qu'il paraît, les approbations de la Cour.*

---

1. Lors de cette reprise, la comédie de Piron ne put, au dire de Collé, fournir plus de quatre représentations.

2. Collé. *Journal historique*, tome I, page 20.

3. Archives de la Comédie française.

4. Avec l'*Avocat Pathelin*. Recette : 4,574 livres 10 sols. 1,143 l. 12 s. 6 d., c'est-à-dire le quart de la recette, prélevés au profit des pauvres, il restait à la troupe 3,430 l. 17 s. 6 d.

5. Archives de la Comédie française.

Mais, comme les Parisiens étaient d'un avis tout à fait opposé, et que la recette tomba, quatre jours après, à 476 *livres* 10 *sols, les Comédiens cessèrent bien vite de représenter l'œuvre de Piron. Ils portèrent en outre un rude coup à son amour-propre en donnant, les* 13 *et* 15 *mars, deux représentations de l'*ŒDIPE *de Voltaire, qui attirèrent la foule. Piron à terre et Voltaire triomphant, faisant recette! Quelle épreuve pour celui-là! Au reste, il n'accepta jamais volontiers l'insuccès de* CALLISTHÈNE, *et il a tenté plusieurs fois de donner des raisons plus ou moins plausibles de cette défaite qu'il ne consentit jamais à subir. On retrouve dans sa correspondance les traces nombreuses de ses protestations.*

Le 30 *novembre* 1730, *pour s'excuser de n'avoir pas* « triomphé aux chandelles », *Piron écrit au marquis Senas d'Orgeval*[1] *que la faute en était à l'acteur Quinault l'aîné, dont l'insuffisance avait compromis le succès de* CALLISTHÈNE[2]. *Dans cette même lettre il annonce à son protecteur qu'il s'est remis à l'œuvre, et que*

---

1. Cette lettre a été mise au jour pour la première fois en 1826, dans les *Mélanges* publiés par la Société des Bibliophiles français (t. IV, p. 175). Dans une autre lettre, datée du 6 décembre 1731, Piron proteste de nouveau contre l'insuccès de *Callisthène* dans des termes violents et imagés (*Mélanges*, t. IV, pages 143 et 144).

2. Un moment, toutefois, Piron n'avait pas été loin de considérer *Callisthène* comme un succès, car, en envoyant la pièce imprimée à l'un de ses protecteurs, il ne craignait pas d'y joindre ces mots : « Quel fardeau qu'une réputation naissante! Je suis sûr que le P. Poisson a bien plus de loisir que moi... » (1730.)

déjà il a commencé une autre pièce. Il s'agit ici de GUSTAVE, *la seule des tragédies de Piron qui ait brillé d'un certain éclat et qui se soit soutenue avec honneur dans le répertoire de la scène française durant le XVIIIe siècle.*

GUSTAVE *fut lu aux Comédiens le samedi 15 mars 1732* [1], *et, malgré l'insuccès des deux premières pièces de l'auteur, celui-ci obtint, quant à l'époque à laquelle devait être représenté l'ouvrage nouveau, des avantages dont les Comédiens étaient alors singulièrement avares. La première représentation eut lieu le mardi 3 février 1733* [2]. *Dans sa nouveauté, la tragédie de Piron fut donnée dix-sept fois de suite, avec des recettes très-honorables. C'était, pour le temps, un succès véritable et de bon aloi. Après la clôture de 1732-1733 et à l'ouverture de l'année théâtrale suivante, les Comédiens s'empressèrent de reprendre* GUSTAVE, *et sa vogue fut telle que l'écho en arriva bientôt jusque dans la province qui avait vu naître l'auteur. Le président Bouhier, dans une lettre adressée le 14 février 1733 à l'abbé Leblanc, écrivait en effet les lignes*

---

1. Archives de la Comédie française. — Pendant les répétitions, il s'éleva entre Piron et les Comédiens quelques petits nuages. Ceux-ci, par économie sans doute, ne voulaient pas donner à Gustave Wasa des gardes habillés à la Suédoise. Piron protesta sans relâche et finit par les avoir. « Il est ridicule, disait-il, qu'un aussi grand homme n'ait pas ses gardes, pendant que l'on n'en refuse pas au moindre petit Romain ! » (*La Cour et Paris en* 1732-33. Journal inédit. *Revue rétrosp.*, IIe série, tome V, page 173.)

2. Avec la petite comédie du *Florentin*. Recette : 3,928 livres. (Archives de la Comédie française.)

suivantes[1] : « J'ai une vraie joie des grands succès du *Gustave* de M. Piron, m'y intéressant véritablement. Les applaudissemens qu'on y a donnés aux représentations subséquentes m'ont été mandés depuis. Je le trouve très-heureux d'avoir surmonté les brigues de Voltaire. » *Ce dernier ne dut pas trop goûter le succès en question. Il n'admettait pas qu'on pût briller à ses côtés, même faiblement, et plus que tout autre il prétendait concentrer sur lui seul tous les suffrages et toutes les admirations. De même que le capitan Scudéry, il se serait écrié volontiers :*

Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles !

Tout en se défendant néanmoins d'avoir nui à Piron, il mit, bien que fixé alors à Paris, une affectation de très-mauvais ton à ne pas aller à la Comédie les jours où l'on jouait Gustave. *Pour juger l'œuvre, en attendant l'impression de la pièce, il se contentait d'écouter et de répéter fidèlement les critiques que ses nombreux courtisans se plaisaient à lui en faire. Le 24 février 1733, c'est-à-dire à l'aurore même du succès de la tragédie de Piron, Voltaire écrit à Thieriot :* « Il faudrait à présent vous rendre compte de *Gustave Wasa ;* mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que *tous les gens d'esprit* m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de Maupertuis dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures,

---

1. *Mélanges de la Soc. des Bibl. franç.*, tome V (1827).

mais de vingt-quatre événements en une heure. Boindin dit que c'est l'histoire des révolutions de Suède, revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et sottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'*Athalie*, à la première représentation ; mais on dit qu'à la seconde on l'a mise à côté de *Callisthène*. » *Quand il écrit de semblables choses, Voltaire dépasse le but. Entre* CALLISTHÈNE *et la tragédie de* GUSTAVE, *qu'il n'eut jamais* « la curiosité de voir [1] », *il y a une sensible différence : celle qui existe entre une chute et un succès. Lorsque, plus tard, La Harpe jugera sévèrement le* GUSTAVE *de Piron, il aura du moins une sorte d'excuse. Après avoir compté au théâtre plus de défaites que de triomphes, il se rappelait, en accablant Piron de ses critiques imméritées, que lui aussi il avait fait représenter sur la scène française un* GUSTAVE WASA *qui était tombé avec fracas en 1766, et sur la chute duquel l'heureux père du* GUSTAVE *de 1733 s'était égayé avec sa mordacité habituelle.*

Quant à Voltaire, qui avait dénigré Piron avec tant d'aigreur après la réussite de GUSTAVE, *il daigna consoler La Harpe, qu'il ne redoutait en aucune façon, et l'accueillit chez lui après sa défaite.*

Pendant l'année qui suivit le premier succès tragique de Piron [2], celui-ci donna aux Comédiens deux ouvrages

---

1. Lettre du 25 février 1733 à M. de Cideville.

2. Les Comédiens, qui avaient reçu la tragédie de Piron avec certains égards, trouvèrent bon cependant, dans la suite, de défigurer *Gustave* et de le représenter à leur manière, écourtant l'œuvre selon leur fantaisie et leur caprice. Ces façons leur étaient trop souvent habituelles alors, et Piron s'en plaignit dans

*qui n'eurent pas une heureuse destinée : nous voulons parler de l'*AMANT MYSTÉRIEUX *et des* COURSES DE TEMPÉ. *Ces deux pièces n'ont pas été représentées alternativement le même jour, comme l'ont affirmé à tort tous les biographes de Piron. En réalité, elles furent données à deux jours d'intervalle. L'*AMANT MYSTÉRIEUX *tomba à plat le lundi 30 août 1734, et les registres de la Comédie ne mentionnent que cette unique représentation. Le lendemain de cette chute désastreuse, le théâtre fit relâche. Données le mercredi 1er septembre, avec la tragédie de* MÉDÉE, *les* COURSES DE TEMPÉ *eurent neuf représentations dont l'éclat fut des plus médiocres.*

Quatre ans plus tard, Piron allait d'un seul coup effacer, pour ainsi dire, le souvenir de ses premiers insuccès, et livrer aux applaudissements de ses contemporains et à l'admiration de la postérité le chef-d'œuvre auquel il doit l'illustration de son nom.

III

Dès qu'il s'agit de la MÉTROMANIE, *les jugements portés sur cette comédie, sans en excepter ceux des contemporains* [1], *diffèrent absolument des critiques qui*

---

une lettre datée du 6 août 1763. M. H. Bonhomme l'a publiée en 1866.

1. Le rigide La Harpe a désarmé en face du chef-d'œuvre de Piron, et Grimm, un contemporain des plus sévères, mais aussi

avaient accueilli jusqu'alors toutes les autres productions de l'auteur. L'éloge est bien près d'être unanime, et le mot de chef-d'œuvre, par lequel la postérité devait saluer cette pièce d'un mérite supérieur, a été prononcé par ceux-là mêmes qui s'étaient rangés au nombre des ennemis les plus acharnés du poëte. Voltaire, mais en faisant suivre son dire d'un correctif qui tente d'atténuer ce qu'il pourrait avoir de trop élogieux, convient que cette « Piromanie » *n'était pas sans esprit ni sans beaux vers. Cette fois, il avait daigné se déranger pour aller voir représenter l'ouvrage nouveau, et, s'il s'exprime sur son compte ainsi qu'il le fait le 22 mars 1738, dans sa lettre à Thieriot*[1]*, s'il y reconnaît des vers de premier ordre et des traits d'esprit dignes d'être remarqués, il faut qu'il en ait réellement trouvé à revendre. Quand il parle de son ennemi, Voltaire, en général, n'abuse pas plus de la bonne foi que des phrases louangeuses. Au reste, pour mettre bien au jour son parti pris sur cette matière, ainsi que la crainte fondée qu'il avait de Piron et de son esprit prodigue de reparties*

---

un juge très-compétent, s'est exprimé en ces termes, en parlant de la *Métromanie* : « C'est un chef-d'œuvre qui subsistera aussi longtemps qu'il y aura un théâtre et du goût en France... C'est la meilleure comédie qui ait été faite après le *Misanthrope.* » (*Corresp. litt.*, janvier 1773, tome VIII, page 128, éd. Furne.) Palissot, dans sa *Dunciade*, a appelé la *Métromanie* « un chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie ». Selon Gudin de la Brenellerie, qui n'a peut-être fait que traduire, en cette circonstance, la manière de voir de Beaumarchais, la *Métromanie* est une comédie que Molière même eût pu envier. (*Aux Mânes de Louis XV*, Ire partie, page 104.)

1. Cette lettre est datée de Cirey.

implacables, nous ne pouvons mieux faire que de citer un passage de la lettre qu'il écrivit en 1776 à l'abbé du Vernet[1] *:* « Mes amis m'ont toujours assuré que, dans la seule bonne pièce que nous ayons de lui (*lui, c'est Piron*), il m'avait fait jouer un rôle fort ridicule. J'aurais bien pu le lui rendre, j'étais aussi malin que lui; mais j'étais plus occupé. Il a passé sa vie à boire, à chanter, à dire des bons mots, à faire des priapées, et à ne rien faire de bien utile. Le temps et les talents, quand on en a, doivent, ce me semble, être mieux employés. On en meurt plus content. » *Piron n'était plus depuis trois ans*[2] *quand le patriarche anguleux de Ferney débitait par correspondance cette belle oraison funèbre, et il s'aventurait fort sur le chemin de l'invraisemblance en assurant à l'abbé qu'il était* « aussi malin » *que son irréconciliable ennemi. La plume à la main, nous ne tenterons pas de le discuter, et la* MÉTROMANIE *est bien peu de chose à côté de l'œuvre immense de l'auteur de* ZAÏRE; *mais face à face, d'homme à homme, et avec les seules armes du sarcasme et de l'ironie, Piron, supérieur à tous dans l'art de la repartie spirituelle et mordante, était bien au-dessus de Voltaire. Celui-ci ne fut jamais vainqueur dans aucune de ces sortes de rencontres*[3]. *Le génie peut se passer de*

---

1. Elle est du mois de février.

2. Piron mourut le 21 janvier 1773, rue des Moulins, à l'âge de quatre-vingt-trois ans et demi. (A. Jal, *Dctionnaire critique*, etc.; p. 977.)

3. Voir notamment la lettre écrite de Bruxelles à Mlle de Bar par Piron, le vendredi 29 juillet 1740. Elle est extrêmement curieuse. (H. Bonhomme, *Œuvres inédites de Piron*, in-8, page 64. Paris, 1859.)

malice. La lettre à l'abbé du Vernet renferme, à côté de cette fanfaronnade, d'autres insinuations par trop perfides. Il est absolument faux que Piron ait pris à tâche, dans sa comédie, de rendre Voltaire ridicule, ainsi que le prétendaient les amis de celui-ci, qui ne se permirent jamais, — ils ne l'auraient pas fait impunément, — une affirmation semblable en présence du maître. Le sujet de la MÉTROMANIE *est tiré d'une anecdote fort répandue alors et qui a traîné dans tous les recueils et ana du siècle dernier* [1]*. Voltaire,*

---

1. Piron, dans le troisième volume de l'édition de ses œuvres qu'il donna en 1758, a conté ainsi cette aventure :

« Un homme d'esprit, de talent et de mérite, s'étoit diverti pendant deux ou trois ans, au fond de la Bretagne, à nous donner le change, en publiant tous les mois dans les *Mercures*, des pièces fugitives en vers, sous le nom suposé d'une *Mlle De Malcrais de la Vigne*. La mascarade avoit parfaitement réüssi. Ces pièces ingénieuses et joliment versifiées, en droit par conséquent de plaire déjà par elles-mêmes, ne perdoient rien, comme on peut croire, à se produire sous l'envelope d'un sexe dont la seule et charmante idée sufit pour disposer les cœurs à la complaisance, et les esprits à l'admiration. La Sapho suposée fit donc honneur et profit à ses *Mercures*. Elle triompha au point que la galanterie bientôt mit pour elle en jeu la plume de plus d'un bel esprit qui vit encore, et qui, s'il écrivoit jamais son histoire amoureuse, nous soufleroit assurément cette anecdote. Ils rimèrent des fadeurs à *Mlle De Malcrais*. Elle de riposter ; l'intrigue se nouë ; les galans prenent feu de plus en plus. Tout alloit le mieux du monde au gré du public amusé, et la comédie n'étoit pas pour finir sitôt, si notre poëte breton, ayant ri ce qu'il en vouloit, et désirant joüir de sa gloire à visage découvert, n'eût précipité le dénoûment en venant metre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du public, qui, désabusé sur le sexe, ne rabatit presque rien de ses éloges ; en cela plus sage et plus équitable que nos beaux

pris au piége comme beaucoup d'autres, et un moment même sérieusement jaloux de Destouches, s'y trouve mêlé, il est vrai, mais il n'en sort ni ridicule ni amoindri. Si, comme l'ont observé la plupart des critiques, le rôle de Damis est une personnification, elle n'est pas autre, à notre avis, que celle de Piron. Nous ne craignons pas d'ajouter qu'elle est même des plus entières et des plus frappantes. M. Villemain a remarqué ingénieusement qu'en songeant à l'auteur on est, à chaque moment, tenté de s'écrier :

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle[1] ?

Les traits de ressemblance sont nombreux. L'oncle Baliveau, qui s'oppose, en levant la canne, à ce que Damis aille « chercher la Fortune au Temple de Mémoire », *rappelle les entraves que les parents de Piron ne cessèrent d'apporter à son irrésistible vocation poétique*[2]. *Le père de Piron, poëte lui-même, aurait toutefois tenté vainement de renier son fils. Celui-ci tenait prodigieusement du bonhomme; mais il fit sa vie en-*

---

esprits, chez qui la chose se passa bien diféramment, lorsqu'en leurs cabinets, où peut-être ils étoient à polir encore un madrigal à *Mlle De Malcrais*, on la leur vint anoncer. Grand cri de joie ! La plume tombe des mains; les portes s'ouvrent à deux batans; on vole au-devant de la Muse les bras en l'air, que... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de *M. Des Forges Maillard.* » (Préface de la *Métromanie*, p. 266 et suiv.)

1. Acte III, scène VII.

2. M. Troubat a cité fort à propos un passage du *Caprice*, opéra-comique de Piron (1724), dans lequel on peut encore retrouver la trace curieuse de cette lutte de famille. (Page 301 de son édition.)

tière de ce qui n'avait été chez l'autre qu'un passe-temps. Quand Mondor, le valet de Damis, parle de son maître à Lisette; quand il le dépeint au début du premier acte, c'est en quelque sorte Piron qui est en scène et qui se présente aux spectateurs par la bouche de ce valet de théâtre. La peinture n'est-elle pas vivante, et n'y retrouve-t-on pas tout, jusqu'à cette distraction qui était l'un des travers du poëte, sans cesse absorbé dans les rêveries?

Et tiens, s'il n'est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée, à bayer aux corneilles,
S'aprochant, pas à pas, d'un Ha-ha qui l'atend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

C'est l'aventure du parc de Livry[1]*, et, comme Piron a trop d'esprit pour y trouver le ridicule que le vaniteux Voltaire s'obstinait à y chercher, il la rappelle comme un trait de bon comique. C'est lui qui a raison. Damis, qui fait des vers pour tous ceux qui lui en demandent, c'est encore Piron, qui n'eut pas le courage d'en refuser à l'aveugle de la porte des Tuileries*[2].

Lorsque le chatouilleux adversaire de Piron voit quand même dans la MÉTROMANIE *une idée de diffamation, c'est un faux-fuyant habilement trouvé qui lui permet*

1. Le récit en a été fait par Piron. Il est charmant. « Un jour, dit-il, dans le parc de Livry (je travaillois à *Gustave*), je m'avisai, pour élever mes idées en m'approchant du Ciel, de monter au haut de la double échelle qui servoit à tondre les charmilles, et de m'y jucher à califourchon : quelqu'un m'y vit sans que je m'en apperçusse; et le lendemain, y étant remonté, je fus fort surpris d'y trouver une selle avec des étriers. » (Tome VI, page 70, de l'édit. in-8 donnée par Rigoley de Juvigny.)

2. Grimm, *Corresp. litt.*, tome I, page 42, éd. précitée.

de se plaindre et de s'écrier : Quel scandale ! Il n'aurait pour rien au monde consenti à dire : Écoutez donc ! Les beaux vers !

Dans cette lettre, dont nous voulons jusqu'au bout rendre évidente la mauvaise foi, Voltaire n'a pas manqué de parler des priapées de Piron. Ici il a dépassé toutes les bornes. Ces priapées se réduisent, nous l'avons mentionné en commençant cette étude, à une ode insipide, reniée dès le début par le poëte, et qui ne figure que dans les recueils clandestins et apocryphes de ses œuvres[1]*. Voltaire s'acharne avec une telle constance sur ce côté vulnérable de l'auteur de la* MÉTROMANIE *qu'il en perd la notion du vrai, et qu'il se laisse aller aux affirmations les plus contradictoires. N'avait-il pas eu déjà, au mois de septembre 1774, l'audace d'écrire à d'Alembert que, pour cette ode à Priape, le feu roi faisait sur sa cassette une pension de douze cents livres à Piron! Au mois de novembre de la même année, dans une lettre à la duchesse d'Enville, il confirme son dire, et, oubliant sans doute son premier chiffre, il fait monter cette pension à quinze cents livres. Encore un coup, sa*

1. Si l'on veut considérer comme des priapées les contes badins de Piron, nous réclamerons le même honneur pour ceux, bien plus nombreux et souvent plus libres, de Voltaire. On a d'ailleurs poussé très-loin la rage d'attribuer à Piron des obscénités dont il est parfaitement innocent. Quérard a rappelé que l'on a imprimé à tort sous le nom de l'auteur de la *Métromanie* une pièce intitulée : *la Nouvelle Messaline*, tragédie en un acte et en vers, laquelle est, paraît-il, de l'acteur Grandval. (La *France littéraire*, tome VII, p. 189.) On voudra bien remarquer encore que Piron est un des rares auteurs du XVIII[e] siècle dont le nom ne figure pas dans le *Journal des Inspecteurs* de M. de Sartines.

haine l'égare. Ainsi, cette ode, aux conséquences de laquelle le coupable ne s'était soustrait qu'avec l'aide du président Bouhier, lui avait mérité la faveur du roi! Loin de punir l'auteur d'un écrit licencieux, Louis XV, pour l'encourager sans doute dans cette voie spéciale, lui avait octroyé, sur sa cassette, une pension augmentée chaque jour, s'il faut s'en rapporter à la bonne foi habituelle de Voltaire! Pourquoi ne pas dire la vérité? Pourquoi ne pas écrire tout simplement qu'en 1753 l'ode malencontreuse, et dont le souvenir venait d'être évoqué à propos, avait fait échouer Piron, pour ainsi dire aux portes de l'Académie[1]*; qu'en cette circonstance Louis XV, qui ne donna jamais aux siens le spectacle édifiant de toutes les pudeurs, s'était opposé cependant à l'élection du poëte, mais que, pour laisser à l'auteur de la* MÉTROMANIE *un gage royal de son estime, il lui avait réservé spontanément une somme annuelle de mille livres? Ses succès passés ne lui donnaient-ils pas droit, aussi bien que d'autres, à la protection du prince? De tels scrupules vont mal à l'auteur de la* PUCELLE.

La réputation du chef-d'œuvre de Piron est à cette heure glorieusement consacrée, et s'il est, entre toutes, une comédie qui se soutienne aussi bien à la lecture qu'à la scène, c'est assurément celle de la MÉTROMANIE. *N'est-ce pas donner la meilleure des raisons pour justifier, s'il en était besoin, cette réimpression?*

Si nous tentons à présent de faire l'historique de la comédie de Piron, nous n'aurons pas, — circonstance

1. Clément, dans une de ses lettres, en date du 10 avril 1748, avait prédit cette mésaventure à Piron.

bizarre quand on songe qu'il s'agit de son œuvre capitale, — des renseignements aussi précis, ni en aussi grand nombre, que ceux que nous avons pu retrouver touchant ses autres pièces. L'époque à laquelle la MÉTROMANIE *a été achevée et lue aux Comédiens, celle de son refus ou de sa réception, ne sauraient être déterminées. Les registres gardés aux Archives de la Comédie française, et que notre excellent ami M. Léon Guillard a mis à notre disposition avec son habituelle obligeance, sont muets à cet égard. On ne peut qu'établir des probabilités, empreintes néanmoins d'un sérieux caractère d'exactitude.*

La MÉTROMANIE *était sans doute terminée au mois de novembre 1736. Dans une lettre adressée à cette époque au marquis d'Orgeval*[1]*, Piron annonce à son protecteur qu'il se dispose, dans peu de jours, à en faire la lecture aux Comédiens. Nous avons eu sous les yeux les* Cahiers d'assemblées *pour les années 1736, 1737 et 1738, et nous n'y avons trouvé, malgré les recherches les plus attentives, aucune mention de la lecture de la* MÉTROMANIE[2]. *Piron, d'autre part, nous a appris que les Comédiens commencèrent d'abord par refuser sa pièce, et qu'ils ne consentirent à la jouer que sur l'ordre formel de M. de Maurepas*[3]. *A cette révé-*

1. *Revue rétrospective*, IIe série, tome IV, page 465.

2. On lit seulement, mais à la date bien postérieure du jeudi 26 décembre 1737, — la comédie de Piron était alors sur le point d'être jouée, — que la troupe a reçu une tragédie ayant pour titre *Maximien*, pour être jouée immédiatement après la *Métromanie*.

3. *Les Queues*, vision de Binbin. Note de Piron, placée au bas de cette poésie.

lation nous ajouterons le témoignage de Grimm[1], *non moins précieux, car il émane d'un contemporain toujours bien au courant des choses, et il ne contredit pas le renseignement fourni par Piron. Selon le rédacteur de la* Correspondance littéraire, *la* Métromanie *ne fut pas acceptée après une première lecture. Toutefois, loin d'enfouir pour jamais dans l'oubli son manuscrit, très-mauvais, à vrai dire, dans sa forme première, l'auteur profita des judicieux conseils de Mlle Quinault*[2], *l'amie de son cœur, dans laquelle il avait toute confiance. Il remania sa comédie conformément à ses avis; il recommença vingt fois la même scène, pour en faire, à la fin, le chef-d'œuvre qui lui a survécu. Grâce à M. de*

---

1. *Corresp. litt.*, avril 1776, tome IX, page 47.

2. Dans un ouvrage intitulé : *Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle*, le marquis J. L. M. Dugast de Bois-Saint-Just a construit, sur les origines de la *Métromanie*, un échafaudage d'invraisemblances et de contradictions. Il attribue à une demoiselle Gauthier, ancienne actrice de la Comédie française, où elle avait débuté le jeudi 3 septembre 1716, le rôle que Mlle Quinault a positivement joué en cette circonstance, c'est-à-dire celui d'une précieuse collaboratrice. Sans prendre la peine de réfuter une à une toutes les bourdes de ce fragile roman, nous dirons seulement qu'en 1736, c'est-à-dire à l'époque où Piron venait d'achever son œuvre et se disposait à la lire aux Comédiens, Mlle Gauthier avait abandonné le théâtre depuis treize ans. A la suite d'une passion malheureuse pour l'un de ses camarades, elle s'était retirée en 1723 dans un couvent de Carmélites, à Lyon. Elle était donc bien loin, en 1736, de songer aux choses profanes de la scène. Le compilateur maladroit du recueil qui nous occupe s'est abusé étrangement en lui prêtant, par suite d'une imagination trop vive, les propos relatifs à Piron qu'il lui fait tenir, dans un de ses volumes, chez le duc de X. avec le marquis de Saint-Maixent. (*Paris, Versailles*, etc.; 3 vol. in-8, 1823, chez Charles Gosselin, 5e édition.)

Maurepas, plus encore qu'aux modifications heureuses qu'elle venait de subir, la pièce fut enfin acceptée par les Comédiens et mise aussitôt à l'étude.

La première représentation de la MÉTROMANIE *fut donnée le vendredi 10 janvier 1738, avec une recette de 1,200 livres. Très-endettés à cette époque*[1]*, les Comédiens n'eurent qu'à se féliciter d'avoir joué l'ouvrage nouveau. A la première représentation ils ne se partagèrent rien, il est vrai, mais ils se rattrapèrent avec les recettes suivantes, qui relevèrent un peu les affaires périclitantes de ce qu'on nommait alors le* tripot comique. *C'était, en somme, un bon office pour un mauvais. On va voir de quelle manière Piron en fut récompensé. La* MÉTROMANIE *fut représentée vingt-quatre fois jusqu'à la clôture de l'année théâtrale 1737-1738, qui eut lieu le samedi 22 mars 1738. Nous comprenons dans ce chiffre de vingt-quatre représentations celle qui fut donnée à la Cour, avec les* TROIS COUSINES, *le mardi 4 février*[2]*. A l'origine, la comédie nouvelle était jouée, comme toutes les pièces à succès du reste, d'une façon très-*

---

1. Voir l'*Histoire administrative de la Comédie française*, par J. Bonnassies.

2. Voici, relevé sur les registres de la Comédie, le très-curieux détail des frais que ce déplacement coûta à la troupe :

Le souffleur, 3 livres; le décorateur, 3 l.; le guide, 7 l. 10 s.; deux crocheteurs, 8 l.; neuf cochers, 18 l.; neuf porte-flambeaux, 8 l. 5 s.; 2 cochers de chariots, 4 l.; trois musiciens, 9 l.; copie de musique, 3 l.; quatre danseurs, 24 l.; le petit François, 6 l.; deux tailleurs, 6 l.; un assistant, 1 l. 10 s.; louage et accommodage de perruques, 4 l. 7 s.; pain et vin, 1 l. 8 s.; port du bois, 12 s.; tablettes, 5 l. 10 s. — Total, 113 livres 2 sols.

suivie : tous les deux jours, et quelquefois même, ce qui prouve jusqu'à quel point elle était goûtée du public, deux jours de suite. Cependant, et pour tirer de l'auteur, ou de la pression que M. de Maurepas avait exercée sur eux, une sorte de vengeance, les Comédiens jetèrent en travers du succès de la MÉTROMANIE, *succès tout à leur avantage, la tragédie de* MAXIMIEN, *de M. de La Chaussée, et laissèrent entre la vingt-troisième et la vingt-quatrième représentation du chef-d'œuvre de Piron un intervalle inexplicable d'un mois entier.*

La vingt-quatrième représentation, — elle est du 21 *mars* 1738, *— fut la dernière, et les Comédiens étouffèrent à sa naissance* [1] *le succès d'un chef-d'œuvre qui devait triompher un jour des perfides conseils auxquels ils semblent avoir cédé en cette circonstance. Ils restèrent dix ans, c'est-à-dire jusqu'au mois de juillet* 1748, *sans remettre la* MÉTROMANIE *sur leur théâtre. En agissant ainsi, ils étaient, le fait perce dans leurs* Registres d'assemblées, *soutenus et encouragés par Voltaire, l'universel accapareur. Celui-ci n'était pas disposé à pardonner à Piron d'avoir osé se faire applaudir sur un théâtre qu'il n'était pas loin de regarder comme sa propriété personnelle, et qu'il s'imaginait n'avoir été élevé que pour donner asile à ses œuvres. C'était déjà, sans doute, un grand honneur qu'il faisait aux Comédiens, que de daigner les leur laisser représenter.*

---

1. Dans le *Mercure* de mars 1738, on lit ce qui suit :

« Après vingt-deux représentations de la *Métromanie,* ils (les Comédiens) ont cessé de la donner, et l'ont reprise pour la derniere fois, avec un très-grand concours, le 21 de ce mois. »

Une découverte heureuse nous permettra de donner, sur la distribution des rôles et sur l'interprétation de la comédie de Piron, des renseignements demeurés inédits jusqu'à ce jour, parce que nul de ses biographes n'avait encore pensé à aller les chercher dans LE POUR ET LE CONTRE, *journal que rédigeait, en 1738, l'abbé Prévost, l'auteur ingénieux et profond de* MANON LESCAUT[1]. *Ce document dissipe les obscurités des registres de la Comédie, qui nous ont bien conservé les noms des acteurs qui créèrent la* MÉTROMANIE, *mais sans désigner le rôle rempli par eux. Pour cette pièce, la difficulté était encore plus grande, parce qu'elle ne fut jamais donnée seule, mais toujours accompagnée d'un de ces petits actes comme le répertoire du théâtre en comptait tant au XVIIIe siècle. Le passage que nous avons extrait du journal en question est un véritable feuilleton dramatique écrit par un contemporain de talent, et, comme tel, du plus vif intérêt. Le voici :*

« Chaque Etat a son point de gloire, et c'est un sentiment bien louable dans tous les degrés de la société, que cette espece d'ambition qui fait aspirer les belles ames au sommet de leur carriere. Un Poëte qui s'est attiré autant d'applaudissemens que l'Auteur de la *Métromanie* peut se persuader avec raison qu'il s'est élevé bien haut dans la sienne. Il est vrai que ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Pyrrhon (*sic*) a pris son vol. Tant de Piéces qu'il a publiées avec le même succès, l'ont mis dans un rang distingué au Parnasse ;

---

1. *Le Pour et le Contre*, par l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité*. 1723 à 1740. 20 vol. in-8.

mais je m'imagine qu'il lui est aussi doux de se le voir confirmer que de l'avoir obtenu. Des approbations scellées tant de fois par le Public ont bien l'air de n'être jamais revoquées.

« Bien des gens, surpris de se voir attachés aux representations par une intrigue extrémement simple et qui n'a point d'apparence sensible d'interêt, soupçonnoient l'art des Acteurs de leur faire une certaine illusion. En effet, tous leurs talens y ont parû deployés. Jamais l'air heroïque de M. du Fresne[1], et la noblesse de son action, n'ont mieux eclaté que dans l'expression de cette indépendance et de cette grandeur qui rend le *Poëte* insensible et même superieur à la fortune. Le rolle de Francaleu a mis les agrémens comiques de M. du Chemin[2] dans tout leur jour. Que celui du Capitoul etoit bien fait pour l'air sensible et naturel de M. Sarrazin[3] ! Ceux de Dorante et de

1. Il s'agit ici de Quinault-Dufresne, qui établit d'original le rôle de Damis. Après avoir débuté, le vendredi 7 octobre 1712, par Oreste, dans l'*Électre* de Crébillon, il avait été reçu le 21 décembre de la même année. Il se retira le 19 mars 1741, après la clôture, avec le chiffre respectable de vingt-huit ans et trois mois de service. En 1736, le roi lui avait accordé une pension de 1,000 livres, et la Comédie, jusqu'à sa mort, lui en servit une semblable. (*Arch. de la Comédie française.*)

2. Jean Pierre Du Chemin avait été reçu le 20 juillet 1718, après avoir débuté l'année précédente, le 27 décembre, dans le rôle d'Harpagon. Il se retira le 19 mars 1741, et mourut le 15 novembre 1754.

3. Sarrazin, qui a créé le rôle de Baliveau, entra à la Comédie en 1729 et prit sa retraite le 1er avril 1754, au bout de vingt-neuf ans et trois mois de service. Il avait, depuis 1756, une pension de 1,000 liv. du roi; la Comédie lui en faisait une autre de 1,500 liv. Il mourut le 15 novembre 1763.

Mondor n'ont pas fait moins d'honneur à MM. Granval [1] et Armand [2]. Parlerai-je des deux rolles de femmes? Mademoiselle Quinaut [3] a doublé la finesse d'esprit de Lisette ; c'est-à-dire qu'elle lui a donné la mesure du sien. Défions-nous pour jamais des physionomies si la sienne est trompeuse. Mais on est rassuré là-dessus par ceux qui la connoissent. Avec tous ses talens, néanmoins, elle n'a pu se défaire encore d'un certain air de femme de condition, qui paroît quelquefois ennoblir un peu trop le rolle de Suivante. A l'égard de Lucile, l'Auteur n'a rien fait de plus adroit que d'employer la figure et la voix tendre de Mademoiselle Gossin [4] pour donner des graces à l'indolence. »

Après avoir rendu compte en ces termes de l'interprétation de la comédie de Piron, l'abbé Prévost ajoute, et ce n'est pas le plus mince de ses éloges, que, depuis qu'elle est imprimée [5], la pièce « se fait lire avec autant de plaisir qu'elle s'est fait entendre ».

---

1. En 1748, Grandval succéda, dans le rôle de Damis, à Quinault-Dufresne. Celui-ci s'était retiré depuis 1741. C'est sur les instances de Grandval que les Comédiens reprirent la *Métromanie*. Reçu au mois de décembre 1729, Grandval se retira le 1er avril 1768.

2. Armand avait débuté dans l'*Homme à bonnes fortunes*, le 2 mars 1723. Il ne fut reçu qu'en octobre 1724, et se retira au mois de décembre 1766, après quarante-deux ans de service.

3. Mlle Quinault la jeune, désignée sous le nom de la soubrette, était à la Comédie depuis 1718. Elle se retira en 1741, et mourut an 1783. M. H. Bonhomme a publié sa très-curieuse correspondance avec Piron.

4. Reçue en 1731, elle prit sa retraite le 1er août 1760.

5. On voudra bien, au sujet de l'édition princeps de la *Mé-*

En dépit de leur rancune, les Comédiens avaient monté la pièce nouvelle avec les soins les plus grands. L'interprétation en était supérieure jusque dans les moindres rôles, et, si à une réunion d'aussi rares talents on ajoute la haute valeur de l'ouvrage qu'ils étaient chargés de rendre, on ne s'étonnera plus du succès ni de la consécration d'un chef-d'œuvre[1] *accepté comme tel par ceux-là mêmes auxquels l'auteur était, depuis longtemps, le plus antipathique. La réussite de la* MÉTROMANIE *pouvait, avec justice, passer pour la revanche des précédents insuccès de Piron. Il allait cependant s'exposer à un nouvel échec en s'obstinant à chercher dans le genre tragique, pour lequel il était si peu fait, des applaudissements qui lui échappèrent presque toujours. Dès le mois d'août 1738, il songeait à donner un glorieux pendant à* GUSTAVE WASA. *Il était alors à Bruxelles, et, dans une des lettres qu'il écrivait de cette ville à sa femme*[2]*, on peut lire les titres des œuvres qui germaient alors*

---

tromanie, se reporter à la note que nous avons consacrée à la bibliographie du chef-d'œuvre de Piron, ainsi qu'au texte que nous avons cru devoir suivre.

1. L'écho de ce succès traversa les Pyrénées. Un Portugais, du nom de Cardozo, après avoir lu la *Métromanie,* envoya à Piron des vers latins des plus flatteurs.

2. Piron avait épousé, en 1741, Marie-Thérèse Quenaudon, dite, on ne sait pas au juste pourquoi, Mademoiselle de Bar. C'était l'ancienne lectrice de la marquise de Mimeure. Quand elle épousa le poëte, elle avait cinquante-trois ans; elle était veuve, et son second mari, en la prenant, savait à qui il s'adressait, car leur liaison durait depuis vingt ans. Elle le rendit, néanmoins, très-malheureux. Elle devint folle et mourut en proie à des accès de fureur tels qu'elle battait Piron, qui la pleura pourtant, au dire de Collé, « avec des larmes sincères et durables ».

dans l'esprit du poëte, FERNAND CORTEZ *et* MÉDÉE. *Lue aux Comédiens le samedi 25 août 1742, la première de ces tragédies tomba devant le public le mercredi 8 janvier 1744* [1]. *Elle n'eut, à l'origine, que le très-mince honneur de sept représentations. D'ailleurs les Comédiens étaient, à ce moment, plus que jamais inféodés à Voltaire. On peut voir sur leurs registres que* ZAÏRE *et* MÉROPE *faisaient en quelque sorte tous les frais du répertoire, aussi bien à Paris qu'à la Cour. L'orgueil encore froissé de Piron ne fut pas long à trouver un mot piquant pour excuser l'échec de* FERNAND CORTEZ. *Le poëte, en face de cette chute humiliante, l'attribua simplement aux Comédiens. Selon lui, l'état de la troupe du Roi était alors si déplorable et si faible qu'il ne craignit pas d'affirmer, en cette occurrence, que ces Comédiens sans talents auraient fait tomber l'*Évangile, *s'ils s'étaient avisés de le représenter* [2].

Dès lors, et conformément à la promesse qu'il avait faite en 1758 au public, dans sa Préface de FERNAND CORTEZ, *Piron ne donna plus rien aux Comédiens. Il renonça à la tragédie en faveur de la poésie sacrée, mais, pas plus en ce genre que dans le premier, il n'a laissé*

---

1. Durant cet intervalle de 1742 à 1744, les Comédiens firent espérer à Piron une reprise de la *Métromanie,* qu'ils retardèrent jusqu'en 1748. (Arch. de la Com. franç.)

2. *Journal hist. de Collé* (t. I, page 220). Dans une épigramme lancée contre les Comédiens, parce que ceux-ci avaient refusé « sèchement » des billets donnés par lui à un ami, Piron s'exprime ainsi :

Qu'aurois-tu vu ? Des vers de mince aloi,
Et des acteurs d'aloi plus mince encore.
(*Œuvres complètes d'A. Piron,* t. VII, p. 181.)

d'estimables modèles. Dans l'une et l'autre tentative, il lui manqua toujours la grandeur, la noblesse et les accents sublimes qui en sont les marques indispensables. Son esprit le portait plutôt, et avec un rare bonheur, il faut le reconnaître, vers le comique, mais non le bas comique, comme le prétendait le président Bouhier, qui l'a mal jugé.

Tout en n'ayant pu atteindre les hauts sommets, et après n'avoir eu que le seul honneur de tentatives faites avec une remarquable constance, Piron a laissé toutefois à notre légitime admiration une comédie hors ligne. De l'avis de Grimm, que l'on peut regarder, ainsi que La Harpe, comme un écho autorisé des impressions et des sentiments de l'époque à laquelle il écrivait, la MÉTROMANIE *a mérité le titre de chef-d'œuvre, et elle a sa place marquée à côté du* MISANTHROPE.

F. DE MARESCOT.

Novembre 1876.



LA MÉTROMANIE

COMÉDIE

PERSONNAGES

FRANCALEU, père de Lucile.
BALIVEAU, Capitoul, oncle de Damis.
DAMIS, poëte.
DORANTE, amant de Lucile.
LUCILE, fille de Francaleu.
LISETTE, suivante de Lucile.
MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. de Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance aux portes de Paris.



LA MÉTROMANIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vîte,
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais, de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'apelles?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR, *revenant.*

On m'a pourtant bien dit : Chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous joüez, chez-vous, la comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR

Le patron n'a-t'il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

A ne pas nous conoître.

MONDOR.

Illuminations, bal, concert?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine? Ses habits? Son état? Sa façon?

MONDOR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile à peindre. Non!
Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'alonge.
Il se néglige trop ou se pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire;
Qui va, vient, veille, suë, et, se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien;
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne :
Misantrope, Étourdi, Complaisant, Glorieux,
Distrait... ce dernier-ci le désigne le mieux.

Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,
S'aprochant, pas à pas, d'un ha-ha qui l'atend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personage en tout ressemble au tien;
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe; et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche! Il est à rêver là bas, dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient, et je crains les caquets.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici! Dorante!

DORANTE.

Ah! Lisette! ah! ma belle!
Que je t'embrasse! Hé bien, dis-moi donc la nouvelle!
Félicite-moi donc! Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour!
De la chose, avant moi, tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... que je puis... Conçois-tu?... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes.
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès....

DORANTE.

Bon! m'a-t-il jamais vû ni de loin ni de près?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manége,

Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sçais trop coment vous pourez l'obtenir.

DORANTE.

Oh! je le sçai bien, moi! Mon père m'idolâtre;
Il n'a que moi d'enfans; je suis opiniâtre;
Je le veux, qu'il le veüille; autrement (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point; mais je fais pis : je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce.
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre pére ose en apeller?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grâce, et laisse-là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul avoir un père!
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti....

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle?

DORANTE.

Ah! laisse-là ta peur.
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois : c'est une nonchalante
Qui s'abandone au cours d'une vie indolente,
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun atachement;
Une idole du Nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle,
Et, sans agir, sentir, craindre ni désirer,
N'avoir que l'embaras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime? Elle, avoir une intrigue!
Y songez-vous, Monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,

Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sçachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdûment ces vers passionés
Que votre ami compose, et que vous nous donnez;
Et je guète l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi! Mais c'est mentir éfrontément.

LISETTE.

Hé bien! je mentirai; mais j'aurai l'agrément
D'interesser pour vous l'indiférence même.

DORANTE.

Lucile en est encor à sçavoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la comodité
De ces vers amoureux dont son goût est flaté?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconoître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réüssi peut-être.

LISETTE.

Hé non, vous dis-je, non! Vous auriez tout gâté.
L'indiférence incline à la sévérité.
Il faloit bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir,
Surtout quand un amour qui n'est plus guère en vogue
Y brille sous le titre ou d'idile ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant ocupé

Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurans quelques danses légères,
Ou tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,
Et, couronés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnans le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquices
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai crû devoir mener tout doucement son cœur
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se lève exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas,
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée?

DORANTE.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons-là son églogue.

DORANTE.

Ah! soit. Je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sçais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous conoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici l'amour des vers est un tic de famille.
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'atire ?

LISETTE.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Désirez de joüer avec nous. Justement,
Quelques acteurs nous font faux bond en ce moment.

DORANTE.

Ouidà, je les remplace, et je m'ofre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire :
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non! Jamais si beau feu ne m'échaufa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici;
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue : elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vîte...

DAMIS.

Oh! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois...

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frapé.

DORANTE.

D'acord...

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus hupé.

DORANTE.

Laissons. Je vous demande...

DAMIS.

Oui, du noble et du tendre.

DORANTE, *perdant patience.*

Non! Du tranquile.

DAMIS, *tirant ses tablètes.*

Aussi; vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerois mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd!

DAMIS.

Je crîrai.

DORANTE.

Vainement!

DAMIS.

Permètez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS *lit.*

« Daphnis et l'Écho, Dialogue.
« Daphnis. »

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'Écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS, *avec emphâse.*

« Écho, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Écho. Paix! dis-je; une bonne fois: paix!
Sinon...

DAMIS.

Comment, Monsieur? Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode? Épître? Cantate?

DORANTE.

Ahie!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Eh! bien!

DAMIS.

Portrait? Sonnet? Bouquet? Triolet? Ballet?

DORANTE.

Rien!
Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus afaire.

DAMIS, *resserrant ses tablètes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que, ce jour encor, vous avez euë.
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perduë.
Mes vers, sans aller loin, sçauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est promt à s'enflamer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sçait bien aimer.

DORANTE, *à part.*

Je le crois mon rival.

(*Haut.*)
Quelle est votre bergère?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mistère;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, Monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour?

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, *à part.*

Ah, c'est Lucile!

(*Haut.*)

Oh çà!

Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

A qui tient-il?

(*A part.*)

Son froid me tuë!

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vuë.

DORANTE, *à part.*

C'est elle.

(*Haut.*)

Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

De son goût pour les vers!

(*Bas.*)

Mon infortune est sûre;
Mais, n'importe; feignons et poussons l'avanture.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant d'*à parté?*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose atendre.

DAMIS.

Parlez; me voilà prêt. Que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent, et je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sçais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pouroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami, ce titre sufira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fut,
Toujours par quelque foible on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve,
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même il en râille, il en rit.
Grimace! l'auteur perce! Il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flateur, le paye en l'assomant.

DORANTE.

Oh! je suis patient. Je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme!

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa Muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissone à l'aproche
Du grifonage afreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'atend pas!
Voilà ma pièce au diable et mon théâtre à bas!

DAMIS.

Coment donc?

FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé; l'autre, aux eaux; l'autre, mort.
C'est bien prendre son tems.

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille;

A grands frais je convoque amis, parens, famille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant ;
Et nous fermons! Cela n'est-il pas régalant ?

DAMIS, *froidement.*

Certes les trois sujets étoient bons ; c'est domage.

FRANCALEU.

Quelle sérénité! Sçavez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, Monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine :
Les deux premiers-venus le rempliront sans peine.

FRANCALEU.

Et l'amant?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en aquite à ravir.

DORANTE, *à Francaleu.*

Vous me voyez, Monsieur, tout prêt à vous servir.

FRANCALEU, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout à fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au dessus encor de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse ateindre,
Éprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui :
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.

Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine
Sans oser déclarer son amoureuse peine,
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

DORANTE, *outré*.

Ma situation sans doute est peu comune,
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon, tant mieux! Vous voilà selon notre desir.
Venez; et, croyez moi, vous aurez du plaisir.
(*Il sort avec Dorante.*)

DAMIS, *seul*.

J'ai beau le voir parti, je ne m'en crois pas quite.
Mais, grâce à l'embaras qui l'ocupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échape à mon boureau.

FRANCALEU, *revenant*.

Atendez-vous à voir quelque chose de beau!
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes,
Mais j'en aprête mieux à rire à mes dépens.
(*Il s'en retourne.*)

SCENE V.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-à-pens?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me viene chercher au fond de la Bretagne.

L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé ;
C'est un nœud que de loin l'esprit a comencé.
Il est tems que la vuë et l'achève et le serre.
Partons.

SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*

Ah ! grâce au ciel ! enfin je vous deterre.
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers,
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornuës,
Que, cherchant quelque rime et lisant dans les nuës,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la Muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS, *reserrant la lettre qu'il a luë.*

Oh ! oh ! bon gré, malgré, voici qui me retarde !

MONDOR.

Écoutez donc, Monsieur : ma foi, prenez-y garde !
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aise ! Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais persone, Monsieur, ne veut vous y conoître ;

Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute. Coment donc aurois-je interogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères,
Et parmi ces messieurs c'est l'usage comun
De prendre un nom de terre ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom, maintenant, c'est donc?

DAMIS.

De l'Empirée!
Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée? Oui da! N'ayant sur l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'envelope est tout ce qui vous reste :
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien.
Mais, quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici bas, soufre qu'on l'acompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu
Par un impertinent que je conoissois peu;
C'est lui qui me présente, et, dupe du manège,
Je sers de passeport au fat qui me protège.
On tenoit table encore : on se serre pour nous;
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens. J'entre en verve, et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres;
J'ai le vol si rapide et si prodigieux
Qu'à me suivre on se perd après moi dans les cieux :
Et c'est là qu'à grand cris je reçois des convives
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives...

MONDOR.

Qui va nous apauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite, un équipage et comode et pompeux
Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance
Où je ris, chante et bois : le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance, soit. Mais, vous ne sçavez pas?

DAMIS.

Eh quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,

La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim ?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sçachiez rien !

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire ?

MONDOR.

Ah ! quelle indiférence !
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux dont votre sort dépend,
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent,
Prétendant sur son goût régler votre génie,
De vos diables de vers détestant la manie,
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit nous pensione ici !
Atendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sçait déja que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor

Que celles qu'il craignoit, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez entre vous licences poëtiques.
Ah! Monsieur! redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

DAMIS, *lui donnant un papier.*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du *Mercure.*

MONDOR, *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honeur.

MONDOR, *secoüant la tête.*

Bon! De l'honeur!

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornètes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honeur à mal payer ses dètes,
Et qu'avec celui-ci vous les paîrez très-mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisoneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs, et moi tout l'embaras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.

C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.
Je suis las de joüer pour vous la comédie,
De vous celer, d'oser remetre au lendemain,
Pour emprunter encor, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandone le rôle, et ne veux plus mentir.
Vienent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste,
Que leur cour vous talone et vous suive à la piste,
Tirez-vous-en vous seul; et voyons une fois...

DAMIS, *lui tendant le même papier.*

Tu me raporteras le *Mercure* du mois.
Entends-tu?

MONDOR, *le prenant.*

Trouvez bon aussi que je revième,
Environé des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Améne.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'atends.

MONDOR, *sortant.*

Oh bien! vous en allez avoir le passe-tems.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joye.

MONDOR, *revenant.*

Les paîrez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quelle monoye?

DAMIS.

Ne t'embarasse pas.

MONDOR, *à part.*

Oüais! Seroit-il en fonds?

DAMIS.

Arangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! C'est pour m'aprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarente pistoles.

DAMIS.

A la lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatrevingt.

DAMIS.

A l'aubergiste?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *faisant d'humbles révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus, suposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui, de l'argent, de l'or, qu'en lieux divers
La France distribuë à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Roüen, à Toulouse, à Marseille,
J'ai concouru partout : partout j'ai fait merveille...

MONDOR.

Ah! Si bien que Paris paîra donc le loyer;
Roüen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère, et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les sufrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hipothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute, et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le Théâtre François donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé : hors un acteur et toi,
Persone au monde encor ne sçait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joüe : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami! que pour moi ce grand jour a d'apas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette incomparable, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc, Mondor?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi! tu n'es pas sage. Eh quoi! tu te révoltes,
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes!
Car, enfin, rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déja le paîment est certain.
Ce soir une partie, et l'autre après demain.
Je réussis. J'épouse une femme sçavante.
Voi le bel avenir qui de là se présente!
Voi naître tour à tour de nos feux triomphans
Des piéces de théâtre et de rares enfans!
Les aîglons généreux, et dignes de leurs races,
A peine encor éclos, voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lirique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est ocupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi, nous ne lâchions par an,

Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman :
Vers nous, de tous côtés, nous atirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule,
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion, vous êtes un rare homme,
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme;
Mais un coup de siflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embaras où je suis mérite un peu d'égards.
Une piéce afichée, une autre dans la tête;
Une où je jouë, une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du tems perdu.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament! Ma joye en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encor, et que tout de nouveau
De l'anciene amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date;
Convenez-en : pendant l'intervale écoulé,
La Parque à la sourdine a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout : joüeur, amant, convive;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers!

FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux, car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poëte à la douzaine;
Mais, en dépit d'eux tous, ma Muse, en tapinois,
Se fait, dans le *Mercure*, aplaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Coment?

FRANCALEU.

J'y prens le nom d'une basse Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle, agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou.

FRANCALEU.

Lisez-vous le *Mercure?*

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tantpis! mortbleu, tantpis! Bonne lecture!
Lisez celui du mois: vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sçais pas qui c'est, mais le benêt s'abuse
Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse,
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi, j'ai par un sonnet riposté galament.

Je goûte à ce comerce un plaisir incroyable!
Et vous ne trouvez pas l'avanture impayable?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poëte! Hé! bon Dieu! depuis quand? Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne sçaurois vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avois cinquante ans quand cela m'ariva.
Enfin je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance, et le goût avec l'âge varie.
Je ne sçaurois fixer le tems ni les desirs,
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous joüons une pièce excellente;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *L'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque afaire en tête,
Qui ne feroit chez vous de moi qu'un trouble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle afaire encor?

BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle aparence,
De qui j'avois conçû la plus haute espérance :
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;

Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte?)
Il est, depuis cinq ans, à Paris, de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sçait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne conoissant persone, et vous sçachant ici,
Je venois...

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grammerci.

FRANCALEU.

Mais, plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

BALIVEAU.

Un rôle! à moi?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

BALIVEAU.

Soit. Mais...

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Je l'avouë.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop!

FRANCALEU.

Et tant soit peu la mouë.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un éfort.

BALIVEAU.

Hé fi! Que diroit-on?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

BALIVEAU.

Un Capitoul!

FRANCALEU.

Eh bien?

BALIVEAU.

La gravité!

FRANCALEU.

Sotise!

BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs !

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'acord.

FRANCALEU, *lui faisant prendre le rôle.*

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! Je serois venu...

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon ofice.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obeïsse.
Mon coquin paîra donc...

FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garand.
Demain on vous le cofre au fauxbourg Saint Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra comencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre :
Mais son hôte ne sçait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu, car il est tems de vous metre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfonçer dans cette solitude,

Et là, gesticulant et braillant tout le saoû,
Faire un aprentissage en vérité bien fou.

SCENE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle; et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulois un beau rôle, et tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux;
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprene.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien;
J'ai sa taille; j'aurai son geste et son maintien :
Enfin, je veux si bien représenter l'idole
Qu'elle se reconoisse à la fadeur du rôle,
Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, Monsieur, excusez, mais, vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux metre une ame.

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer!
Le danger vole autour de la simple colombe;

Et, sans lumière, enfin, le moyen qu'on ne tombe?
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sçache conoître, aplaudir, condamner;
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle interessé ;
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente,
Que l'époux qu'elle aura soit selon son atente,
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse,
Vingt honêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte persone.

LISETTE.

Pas même le poëte?

FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Hé bien! j'en ai de reste!
J'aurai fait un heureux : c'est passe-tems céleste.
Favorisant ainsi l'honête homme indigent,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent

LISETTE.

Je vois, dans ce choix libre, un contretems à craindre
Qui rendroit votre fille extrèmement à plaindre.

FRANCALEU.

Eh quel?

LISETTE.

C'est que son choix pouroit tomber très-bien
Sur tel qui sur une autre auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indiférence.

SCENE III.

FRANCALEU, DORANTE, *écoutant sans être vû que de Lisette*, LISETTE.

FRANCALEU.

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de sçavoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La sçavez-vous?

(*Dorante redouble ici d'atention.*)

FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jetter dans un cas dangereux,
Très-positivement songez-donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas, tu peux en être sûre,
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interomps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non; j'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment instalé.

LISETTE.

Instalé? Tout des mieux! j'en répons.

DORANTE.

Quelle audace!
Quoi! tu peux, sans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître!

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goute.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir...

LISETTE.

Oh! qui va rondement

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empirée.
Il aime, il a sçû plaire; oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son apui;
Mais, sans voir ta maîtresse, il osoit tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire;
Et ta bouche infidelle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poëte?

DORANTE.

Oui, perfide.

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainsi je l'ai donc bien servi
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi,
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes,

Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient,
Et quand enfin... Allez! Je ne sçais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

DORANTE.

Encore? A quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes.
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames
Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais, si cet ascendant se taisoit dans Lucile?

LISETTE.

Oh que non! L'indolence est toujours indocile;
Et, telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde en duègne sévère.

DORANTE.

Hé bien, les yeux fermés je m'abandone à toi!

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience!

LISETTE.

Dans un quart-d'heure au plus je vous livre audiance.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas,
Tenez; dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE, *hésitant.*

Quel suplice!

LISETTE.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter!

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

(Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.)

SCENE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Voilà, Mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, je le croi.

LISETTE.

Vous semblez le conoître.

LUCILE.

Je l'ai vû quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avouë, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indiférence.
Je hais de ces galants le concours importun,
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi? Sans yeux pour eux tous! On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déja fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le conois même.
Mon père le désigne ; il défend que je l'aime :
J'obéirai. Je sçais le devoir d'un enfant :
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non !

LUCILE.

Mais devait-on, sçachant mon caractère,
M'embarasser l'esprit d'une défense austère ?

LISETTE

En effet !

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur,
Et de l'obéïssance où m'eût sufi l'humeur ?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'ont craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera sucomber,
Et sur lui seul, enfin, mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est celui qui joûra l'amoureux dans la pièce.

LISETTE.

C'est celui qui joûra...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien inocemment que j'ai pris la licence
De vous insinüer la désobéïssance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu? C'est-là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inatention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas conoître.
Le devoir eût eû peine à se rendre le maître;
Et, sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me revienent,
Qui véritablement engagent et prévienent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lû
Témoigne assez combien son esprit vous eût plû.

LUCILE.

Quoi? Ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! Quelle délicatesse!
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant!
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'aparament votre père en conclud,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclud.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre! Mais j'y songe : et s'il étoit la vôtre?
Vous riez? Et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux
Oui, je vous reconois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant homage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée aproche, un livre en main.
On m'a pour le choisir presque tiranisée,
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, *seule*.

Bon! Ce préliminaire est, je crois, sufisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCENE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparoisse!

LISETTE.

S'il me plaît!

MONDOR.

Plaise ou non : tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Coment?

MONDOR.

Tu m'apartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor?

MONDOR.

Lucile est à Damis; donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître? Ah! tout beau! J'en apelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entens.

LISETTE, *s'en allant.*

La belle avance!

MONDOR, *courant après.*

Écoute!

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps!

SCENE VII.

DAMIS, *seul, le* Mercure *à la main.*

Oui, divine inconnuë! Oui, céleste Bretone!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne!
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un afront,
Je désertois ces lieux et volois où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étone plus si nous payons nos detes.
Entre vingt prétendans, on vous le donne beau,
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *se croyant toujours seul.*

Si, comme je le crois, ma pièce est aplaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut. L'univers le sçaura.

(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te sçavoit là? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutois? Hé bien! râille, blâme, conteste.
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouïr.
Tu vois! je suis heureux!

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'oüir,
Je ne me repaissois que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mondieu, pas tant d'orgueil!
Vous ne pouviez manquer d'être vû de bon œil :
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réüssi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucîrois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma Muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être !
Un valet veut tout voir, voit tout, et sçait son maître,
Comme, à l'Observatoire, un sçavant sçait les cieux ;
Et vous-même, Monsieur, ne vous sçavez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil toi-même, ami ! Vas, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son thélescope en vain.
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frape autant que l'existence,
Et, par le sentiment sufisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre homage,
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu,
Et, de grâce, en françois metez-moi cet hebreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille :
Élégance, fraîcheur et beauté sans pareille ;
Taille de nymphe...

MONDOR, *regardant aux loges.*

Après ? Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en racourci.
T'acomoderois-tu d'une femme ainsi faite ?

MONDOR.

La peste !

DAMIS.

Aussi ma flame a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vû cet objet plein d'apas.

DAMIS.

Parbleu! Je le crois bien, puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honeur?

DAMIS.

A la folie!

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie!

DAMIS.

Oui, je l'aimois, avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante :
Sous une même forme elle se représente,
Mais une Iris en l'air en prend mile en un jour.
La mienne étoit bergère et nimphe tour à tour,
Brune ou blonde, coquète ou prude, fille ou veuve,
Et, comme tu crois bien, fidelle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout-bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pouroit vous metre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuide,
Et je ne pus tenir à l'apât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable, enfin, je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie!
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus-vû l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naissance et le rang de la dame
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flame.
Coment aurois-tu fait pour t'en être aperçû?
Elle-même elle étoit aimée à son insçû.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce
Pouroit prendre son vol bien par-delà l'altesse.

DAMIS.

N'en doute pas, et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se lève, il luit pour tous les hommes,
Et le plaisir comun que répand sa clarté
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entens. Tout vous est bon, rien ne vous importune,

Pourvû que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais,
Et vos rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! A l'autre.

DAMIS.

Helas! En ce moment encore,
Je revois son image, et mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer.
Plus de comerce! Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel domage!
L'union étoit belle. Et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur atendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose,
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers, et cela vous sufit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser desormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvû que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en sçaura gagner?

MONDOR.

Le bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon homme?

MONDOR.

Oui, Monsieur. Si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honête valet!

DAMIS.

Eh! qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! Ne voici-t-il pas encore un qui-pro-quo?
De qui parlez-vous donc, Monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Éfacer quelque jour l'illustre Deshoulieres;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp....

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui ci! L'espérance est saine et bien fondée.
La Bretone adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers;
Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre,
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez?

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi! tu m'excèdes.
Les persones d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intriguant d'une telle avanture?

DAMIS.

Le messager des dieux lui-même, le *Mercure*.

MONDOR.

Oh! oh! bel entrepôt, vraiment, pour coqueter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'aporter.

MONDOR *lit*.

« SONNET de Mademoiselle Mériadec de Kersic, de
« Quimper en Bretagne, à Monsieur *cinq étoiles*... »

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui! Qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hypocrène à sec,
Si ma lyre, de myrthe et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit, franchement, auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténuë
A se forger les traits d'une femme inconuë.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir et voyez en elle la Bretone...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échaufant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint dans l'objet présent et plein d'apas
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.
Aussi bien, transporté du bonheur de ma flâme,
Déja dans mon cerveau roule une épitalame
Que, devant qu'il soit peu, je prétens metre au net,
Et donner au *Mercure*, en paîment du sonnet.
Muse, évertüons-nous! Ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse!
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons,
Et que ton feu divin s'alume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(*Il va s'asseoir à l'écart.*)

MONDOR, *seul.*

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS, *à l'écart et sans être vû.*

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentimens,
Que je viens d'apuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai craint, Madame, à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconoissez qui j'aime, et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclud du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit, que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès-que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous poura mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire,
Et si, dès qu'il sçaura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu, rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a sçû toucher mon cœur :
Je l'avouë, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute!

LUCILE.

Hé! C'est monsieur de l'Empirée!
Lisons-les-lui, ces vers : il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel! ou moi, qu'elle a nommé?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence
Nous discutions un fait de votre compétence.
Il s'agit d'une idile où j'ai quelque intérêt,
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs ces poëtes
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec Madame, on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille atentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez, et, s'il m'arrive
Quelque distraction dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins apas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous acoutume au ton de la galanterie.
Allons, Messieurs, passons sous ce feüillage épais,

Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

(Damis lui présente la main, qu'elle accepte au moment que Dorante lui présentoit aussi la sienne.)

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hazard, ou de leur perfidie ?
Voyons. Il faut de près que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où, peut-être, on ait jamais été.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *ramassant des tablètes.*

QUELQU'UN regrète bien les secrets confiés
A ces tablètes-ci que je trouve à mes piés.
(Il les ouvre.)
ÉPITHALAME. Ah! ah! j'en reconois le maître.
J'y pourois bien aussi déveloper un traître!...
Lisons.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vû prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile,

Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Hé bien? Quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois; mais rien
N'exprime mon état, depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle.
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé, mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi? Qu'elle eût dit : *Monsieur, je suis folle de vous.*
Je voudrois que déja vous fussiez mon époux.
Mais oui; c'est avoir l'ame assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flame un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu,
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu (dirai-je avec douceur ?) :
« L'auteur seul de ces vers a sçû toucher mon cœur. »
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idile,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquile.

LISETTE.

C'est qu'elle a crû parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sçais.
Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
Elle a vû mon rival d'un œil de complaisance,
Elle a lû, malgré moi, l'idile en sa présence.
C'étoit me démasquer. Sous cape il en rioit,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit!
Le serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime?
Me joüeroient-ils tous deux ? Me joüerois-tu toi-même?

LISETTE.

Les honêtes soupçons! Rendez grâce, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honeur ofensé se feroit bien justice.

DORANTE.

« L'auteur seul de ces vers a sçû toucher son cœur, »
Dit-elle! Encore un coup, je n'en suis point l'auteur.
Suposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?

Je joüis d'une erreur, et j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité!
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime,
Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même!

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! Monsieur! y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source, fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'éfraie.
Le bonheur du poëte étoit encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile sans cesse il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule avec son valet je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il à ma vûe?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émuë?
Répons.

LISETTE.

Tout bellement! Vous prenez trop de soin,
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant allons voir, en les feüilletant bien,
Si ces tablètes-ci ne m'instruiront de rien.

SCENE III.

LISETTE.

M'épier! Doucement! Ce seroit une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah! c'est peu d'être injuste : il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un
Qui, s'attachant à lui, sçaura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCENE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune-homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'entendre,

Sans qu'il sçache par qui ni trop coment s'y prendre.

FRANCALEU.

Eh! n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joüé les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire mocqueur.
Le serpent de l'envie a siflé dans son cœur.
Ho! bien bien! double joye, en ce cas, pour le nôtre!
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre;
L'autre aussi-bien m'a plû, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon entousiasme.
Je suis en train de rire, et veux, malgré mon asme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre afaire.
Je me vais ocuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc sitôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès-à-présent mes habits de soubrète,

Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, moi...

SCENE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

Ah! c'est vous! Coment va la mémoire?

BALIVEAU.

Ma foi,
Quelques raisonemens que votre goût m'opose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose :
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est sçû : voyons, que faut-il faire?

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre afaire.
Cependant soyez gai. Débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulices,
Et, quoique vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vû ce charme, en France, opérer des mirâcles,
Nos palais devenir des salles de spectâcles,
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,

Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache pas : malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait raport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton,
Et je me réjoüis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde,
Car nous ne joüons bien qu'autant qu'on nous seconde;
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déja fait.

FRANCALEU, *apellant ses valets.*

Hola! hée!

Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.
(*A Baliveau.*)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez comencer si-tôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévuës;
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nuës;
Car c'est l'esprit du rôle, et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux

Exprime une suprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable, et j'espère...

SCENE VI.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sçait son rôle ; allons, concertez-vous un peu ;
Et, tout en vous voyant, comencez votre jeu.
(*A Baliveau, voyant son profond étonement.*)
Coment diable ! A merveille ! A miracle ! Courage !
Persone ne joüera mieux que vous, du visage.
(*A Damis.*)
Vous avez joüé, vous, la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

FRANCALEU.

Adieu donc ; aussi bien je fais languir quelqu'un.
(*A Damis.*)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.
(*A Baliveau.*)
Bravo ! bravo ! bravo !

SCENE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, *à part.*

Le sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonement.
Après un tel prodige, on en croira mile autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU.

Raisonons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hazard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom : *Monsieur de l'Empirée?*
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vétu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mile questions qu'en vous trouvant ici,

Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique afaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, *levant la canne.*

Coquin! Tu te prévaux du contretems maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité,
Et l'on ne conoît point, chez nous, de primauté.

BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaîment.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri, me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous un père...

BALIVEAU.

Hé oui, boureau! Tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mètre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconoissance;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais

Comencer par tâcher d'en mètre à vos bienfaits;
Me sufire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh, malheureux! crois-moi, fuis ce terroir ingrat;
Prens un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent le bon sens autorise,
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le bareau l'ofre à ta vanité.

DAMIS.

Le bareau!

BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupile,
C'est-là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honeur, et rien à la fortune.
Le nourisson du Pinde, ainsi que le guerier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-tems après que l'autre a disparu.
Scaron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

Vous parlez du bareau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme :
L'encre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence et les loix.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte, et mes talens, voüés à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais, l'abus ne pouvant si-tôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit!
La fraude impunément, dans le siécle où nous sommes,
Foule aux piés l'équité, si prétieuse aux hommes.
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la Fortune donc me soit mère où marâtre,
C'en est fait, pour bareau je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour loix, la vérité;
Et pour juges, mon siécle et la postérité.

BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vûës.
A ces beaux sentimens les dignités sont dûës.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'ofre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'éfort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS.

Non; mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonant!
Du guerier le mérite est sans doute éminent;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie,
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sçais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le soûrire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être émû la voir presque à vos piés!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond,
Et je ne conçois pas coment ces messieurs font.
La mienne donc se borne au mépris des richesses,
A chanter des héros de toutes les espèces,
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien des injures du tems.
Infortuné! Je touche à mon cinquiéme lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore, et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déjà fameux!

BALIVEAU.

Quelle étrange manie! Eh, dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sçais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les ateindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Hé bien! voyons le rang que le destin m'aprête.
Il ne courone point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs, en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoüeras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal apui,
Moissonoient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance;
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux,
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux ecrivains qui viendront après moi!

BALIVEAU.

Vas, malheur à toi-même, ingrat! Cours à ta perte!
A qui veut s'égarer la carière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts afreux.
Vas subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,

Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Vas des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sçais quel tas de broüillons afamés,
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés!
Déja dans les cafés tes projets se répandent;
Le parodiste oisif et les forains t'atendent.
Vas, après t'être vû sur leur scene avili,
De l'oprobre, avec eux, retomber dans l'oubli!

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'éfort du Pygmée?
L'Olimpe voit en paix fumer le mont Æthna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Hé bien, tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siécles futurs ta sotise en apelle;
Que, de ton vivant même, on admire tes vers.
Tremble! et vois sous tes pas mile abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On metra sur ton compte un libelle anonime.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en apelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

BALIVEAU.

A ses mœurs? Eh! le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU.

Et coment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Coment? Par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille.
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lire sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui mon coup d'essai l'anonce.
Je suis un malheureux. Mon oncle me renonce.
Je me tais. Mais l'erreur est sujète au retour.
J'espère triompher avant la fin du jour;
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU

Quoi! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir aux François l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réüssite.

BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira; mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous apartiène.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, Monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque-tems joüir de l'anonime,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre loüer sans rougir.

BALIVEAU.

Volontiers.

(*A part.*)
A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, mortbleu, qu'entre quatre murailles!

SCENE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avoüer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisament.
La scene est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.

Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablètes?
La perte, pour le coup, seroit des plus complètes.
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces comencées,
Caractères, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains!
Que j'ai regret surtout à mon epitalame!
Hélas! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflâme,
Dans un premier transport venoit de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle acoucher!

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! Monsieur! Secourez les Muses atristées!
Mes tablètes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi! Cherchons-les! Aidons-nous!

DORANTE, *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir....

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel, car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
Et vous faire une afaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative ! Un ami la propose !
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Eh fy ! L'air ingénu sied mal à votre front,
Et ce doute afecté n'est qu'un nouvel afront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore....

DORANTE.

Quoi, Monsieur? Que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vû tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi !

DORANTE.

Vous. Plus je soufrois, plus je vous voyois rire.....

DAMIS.

De ce qu'inocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de joüir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joüé de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'ocupe :
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe.
Je veux, de mon côté, mètre aussi les railleurs,
Et votre epithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! Ce mot échapé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Oposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquile;
Et je vois...

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honeur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous même un mot eût pû vous rendre.

Je ne le dirois plus, voulûssiez-vous l'entendre.
C'est moi qui, maintenant, vous demande raison.
Cependant on pouroit nous voir de la maison.
La place pour nous batre ici près est meilleure.
Marchons!

SCENE X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras et ne le lâchant plus.*

Eh, venez donc, Monsieur! Depuis une heure
Je vous cherche par tout pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, Monsieur?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers!

FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon ofice?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui?
Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien : l'envie ! Oui, c'est un envieux,
Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas à Damis.*

Vous osez m'atester?

DAMIS, *bas à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire : il ne sçauroit mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échaper? Mais...

DAMIS, *à Francaleu.*

D'autant plus que Monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela, d'abord, je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvû que les fâcheux nous laissent en repos!

DAMIS, *bas à Dorante.*

Dès-que vous le pourez, songez à disparoître.
Je vous atends [, Monsieur].

FRANCALEU, *à Damis.*

Vous n'en voulez pas être?

DORANTE, *au même, s'éforçant de faire lâcher prise à Francaleu.*

Je ne vous quite point.

DAMIS, *à Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi;
J'aime, et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous sçavez qu'un amant ne peut rester en place.
(*Il s'en va.*)

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison...

SCENE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, *le retenant ferme.*

Laissez, laissez, de grâce!
Il en veut à ma fille, et je serois charmé

Qu'il parvînt à lui plaire et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh parbleu! qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses sufrages?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles!

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, diférer d'un moment?

FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt, satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunètes. Dorante s'évade, et Francaleu continue, sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(Il déroule son cahier, et lit.)

LA MORT DE BUCÉPHALE...

(Se retournant.)

Où diable est-il? Coment,
On me fuit! Oh parbleu! ce sera vainement.
Je cours après mon homme; et, s'il faut qu'il m'échape,
Je me crampone après le premier que j'atrape;
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.



ACTE IV

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *habillée pour joüer, et tirant Mondor après elle d'un air inquiet.*

MONDOR.

A quoi bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse,
Piroüeter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquile,
Dorante.

MONDOR.

Hé bien, Dorante?

LISETTE.

Il nous a vûs de loin,
Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenuë,
Qu'il ait crû voir Lucile ou qu'il m'ait reconuë,
Près de toi l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te metre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guète, il pétille;
Il se glisse, et nous suit du long de la charmille.
Moi qui, du coin de l'œil, observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours.
Dieu sçait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du Labirinte,
Où le pauvre jaloux, pour long-tems en défaut,

Peste et jure, je crois, maintenant, comme il faut.
Je ferois encor pis si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défians l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux :
Il faut les aguerir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh parbleu! ce n'est pas le foible de mon maître!
Au contraire, il se livre aux gens sans les conoître,
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sçait-il bien se tirer d'une afaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier,
Et, pour un bel-esprit, qu'il est franc du colier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coûre.
Le bel-esprit en nous n'exclud pas la bravoûre.
D'ailleurs, ne dit-on pas: « Telles gens, tel patron » ?
Et, dès-que je le sers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai crû toujours un rêve de Dorante!

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui : j'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les apas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de metre un peu l'une et l'autre en paralelle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous je protège Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le suplante,
Car, étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déja l'aime et l'estime;
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime,
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être batu, sur l'heure, il a tracé.
Sçachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute aparence,
De rapeller un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il sçaura là-dessus le rendre impitoyable:
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanacs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort avanturé.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat.

D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émuë, et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honeur du prodige.
Depuis, ils se sont même entretenus long-tems,
Et s'étoient séparés l'un de l'autre contens,
Lorsque dans cet esprit, soupçoneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poëte et sa fortune!
Telle gloire le peut couroner aujourd'hui
Qui metroit père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal aproche.
L'amour m'arrache un tems que l'honeur me reproche.
Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCENE II.

LISETTE.

Telle gloire le peut couroner... J'ai beau dire,
Dorante pouroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil, et metons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.*
Lucile, redoublez de fierté pour Dorante,
Vous n'êtes pas encore assez indiférente.
Vous soufrez qu'il vous parle, et je défens cela
Tout net! Entendez-vous, ma fille?

LISETTE, *se tournant, et faisant la révérence.*
Oui, mon père.

FRANCALEU.
Ha!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.
Hé bien, [ay-je tenu] parole?
Lui ressemblé-je assez? Joüerai-je bien son rôle?
L'œil du père s'y trompe; et je conclus d'ici
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

FRANCALEU, *à Damis.*
Admirez en effet comme elle lui ressemble!

LISETTE.
Quand comencera-t-on?

FRANCALEU.
Tout-à-l'heure: on s'assemble.
Cependant, vas chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.

Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

SCENE IV.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.
La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle ?

DAMIS.
Sur un mal-entendu : pour une bagatelle.

FRANCALEU.
Ce procédé l'exclut du rang de vos amis.

DAMIS.
Quelque ressentiment pouroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune, et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bisâre.

FRANCALEU.
Ce que j'aprends encor lui fait bien moins d'honeur.

DAMIS.
Quoi donc ?

FRANCALEU.
Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sotises d'un père un fils n'est pas garand ;

Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sote paperasse,
Et, sans le tems, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurois été poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le domage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et concluë, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents :
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque, en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la jouë;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échouë.
A propos, ce bonhomme avec qui vous joüez,
Plaît-il? Que vous en semble? Excellent! Avoüez.

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim! Comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Atendez à juger de ce qu'il peut valoir,

Que vous en ayez vû ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU.

C'est que je l'ai flaté du succès d'une afaire.
Tirons-en donc parti tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sçauroit faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une afaire faite.

DAMIS.

Persone, plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

FRANCALEU.

Et persone, Monsieur, n'y peut mieux réüssir.

DAMIS.

Que moi?

FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez à la Cour lui rendre un bon ofice.

DAMIS.

Plût au Ciel! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres ?

DAMIS.

Un fat
Avoüeroit que la Cour fait de lui quelque état,
Et, passant du mensonge à la sotise extrême,
En le faisant acroire, il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poëte, à la Cour, est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire ; on y songe à l'utile ;
Ou, si vers l'agréable on panche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi je n'oserois vous prometre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide apui.

FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée ;
Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin qui s'est atiré sa disgrace,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh ! je le servirai, si ce n'est que cela ;
Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

FRANCALEU, *voulant rentrer.*

Non, non, laissez! Parbleu, j'admire ma sotise!

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi!

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'afaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu, laissez-moi faire! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence?

DAMIS.

Plus grande encor.

FRANCALEU.

Oh non!

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce soir, ce soir même, est content?

FRANCALEU.

Ce soir! Ah, sur ce pié, je n'ai plus rien à dire.
Mais coment ce tems-là poura-t-il vous sufire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous prometez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, Monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eû l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonera pas,
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on sçaura qu'il est soir et matin.
Vous riez; mais je parle en père de famille.

SCENE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

Que viens-tu m'anoncer?

LISETTE.

Que je me dés-habille.

FRANCALEU.

Quoi! la pièce...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale!

LISETTE.

Oui, pour avoir apris
Que ce soir on y joüe une pièce nouvelle
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! A quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pû remetre la partie.

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, Monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole;
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui poura le lui faire oubliér un moment.

DAMIS, *à part.*

Oui-da, c'est bien s'y prendre.

SCENE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Un peu de hardiesse!
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce!
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.
(*Haut.*)
Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonoit juste, et votre atente est vaine;
Car la pièce est mauvaise, et sa chûte est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un conoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand conoisseur dont le goût est si fin?...

LISETTE

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien sçavoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui! L'auteur! Hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours...

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours!

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe! Oh, c'est lui! Je le gage.
Nouveliste éfronté, sufisant personage,
Qui raisone au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sçait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pése ou régle à son gré les plus grands intèrêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit,
Et l'événement seul toujours le contredit.

(*A Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, Monsieur ; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois, et je m'en remercie,
Vû le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut sortir.*)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette !

LISETTE.

Hé bien ?

DAMIS.

De grâce !... Étourdi que je suis !

LISETTE.

Que voulez-vous de moi ?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement !

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Hé ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réüssite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.

Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réüssissez, je consens de me taire.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus, car je réüssirai.

LISETTE.

Oh bien, en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.

(*Dorante, du fond du théâtre, les voit et les écoute.*)

DAMIS, *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, apercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend : le voilà furieux;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile, à ses yeux.

DORANTE, *se tenant à trois pas derrière elle.*

« Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
« Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde. »
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse et si douce et si tendre,

Reçuë à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, Madame, adieu! Ne vous flatez jamais
Que je vous aye aimée autant que je vous hais!

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
Car il va revenir.

(Elle s'assied au-devant, et à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, et leve l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE, *croyant voir dans cette atitude l'embaras d'une personne confonduë, et sans avancer.*

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes;
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes :
« Dorante! ou je fléchis mon père, ou de mes jours
« A l'azile où j'étois je consacre le cours! »
Quels étoient vos desseins? Répondez moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre un?

Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !
Mais, hélas ! malgré moi la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-tems, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vû votre front alarmé ;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
Quand vous prometiez plus que l'amour même n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole ; on ne l'a tantôt que diférée,
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déjà tirée ;
J'ataquois devant vous le traître, en arrivant,
Si je n'eusse voulu joüir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche !
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort, ou que vengé !

LISETTE, *efrayée.*

Dorante !

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidelle !
Elle tremble, il est vrai ; mais pourqui tremble-t-elle ?
N'importe : je l'adore ; écoutons-la. Parlez.

(*Se raprochant.*)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot, n'a qu'à vous échaper.
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah ! Lucile, ai-je pû si-tôt perdre le vôtre ?
Vous me haïssez !

LISETTE, *tendrement.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre?

LISETTE.

Hé non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Hé bien, je n'en veux plus douter! Ne sçai-je pas
Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime, au fond, qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardoner.

(Il s'aproche enfin d'elle tout transporté.)

Je vous pardone donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi, Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, *sans metre bas encore l'éventail.*

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux, et lui prenant la main.*

C'est assez! Mon ame satisfaite...

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *haut, du fond du théâtre.*
Veillé-je ou non? Dorante aux genoux de Lisette!
LISETTE, *baissant enfin l'éventail et se levant.*
Lui-même! et qui me fait fort joliment sa cour.
(*A Dorante.*)
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour.
Songez à bien joüer le rôle que je quite,
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez?
DORANTE.
Je croyois en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévûë.
LISETTE.
Madame, vous plaît-il que je vous restituë
Les fleurètes qu'avant d'embrasser mes genoux
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour, si doux dans ses peintures,
Je vous restituërois un beau torrent d'injures.
DORANTE.
Eh! Quel autre, à ma place, eût pu se contenir?
LISETTE.
Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi! Dorante, après mile et mile assurances,
Qui tout-à-l'heure encor passoient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours,
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours!

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui sçavez, Madame, à quel point je vous aime,
Soufrez qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprens mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre;
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'afront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse,
Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez-tôt repenti.

DORANTE.

Écoutons-nous, de grâce! Encor un coup, Madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si jeusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait?

Et le plus soupçoneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.
Juste sujet, pour moi, de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie!
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ay-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!
Lisette, je t'ai cruë; et toi seule, tu m'as.....

LISETTE, *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'acable pas.
Tu sçais mon inocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile! Retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le sçavez, cette sage maxime
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;

De votre propre idile, ouvrage séducteur
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu.
C'est que je n'en joüis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi?...

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
J'inspirois le poëte en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenoit foiblement!
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la même.

Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lûs :
J'étois indiférente, et je ne le suis plus,
Et je sens que, sans vous, je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui comence enfin d'en goûter la douceur !

LISETTE, *à Dorante.*

Trève de beaux discours ! Il est tems que j'y pense.
De par Monsieur, expresse et nouvelle défense
De soufrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura sçû mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous ! Rentrez, Madame, je vous prie.
Nous alons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quitant ;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon père poura bien, en ce comun danger,
Désaprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a deservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit, tantôt, d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avouë; à présent il peut lire :
Je l'écoute; ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'ofre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande afaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pouriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs proüesses,
Et se faisant un jeu de la chûte des pièces ?

DORANTE.

Qué diable en veux-tu faire? Oui, pour un, j'en sçais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter pour aller aux François
Sur ce qui s'y joüera faire éclater l'orage.

La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller...

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serois d'avis! Faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant, lui; car à votre père,
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager! Et sur quoi?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres!
Une pièce tombée, il en renaît mile autres.
Mais, Lucile perduë, où sera votre espoir?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait; rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille, et croiroit aujourd'hui
S'alier à la gloire en s'aliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir, et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles!

SCENE X.

LISETTE, *seule.*

Ha! ha! Monsieur l'auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens; vous écrivez sous main;

Vous avez du manège, et votre esprit superbe
Croit déjà, sous le pied, nous avoir coupé l'herbe!
Un bon coup de siflet va vous être lâché,
Et vous sçavez alors quel est notre marché.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

Je ne me conois plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'éfroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma pièce, auparavant, me sembloit des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obscur et du faux;
De-là, plus d'une image anonçant l'infamie!
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste de fatigue et d'ennui harassé,
Le soufleur étourdi, l'acteur embarassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;

Mile autres visions qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !
Je sèche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce!
Quelque flateur que soit l'honeur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y sucombe.
Car, enfin, c'en est fait; je péris si je tombe.
Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer
L'honête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
Quelle égide oposer aux traits de la Satire?
Coment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
De quel front, à quel titre, oserois-je m'ofrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendroit de flêtrir?
(*Après quelques momens de silence et d'agitation.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand suplice.
Je suporterai tout, pourvû qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonant son cours,
Abrége au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCENE II.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*
Hé bien! une autre fois, malgré mes conjectures,

Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
Que, lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher!
Voilà pourtant, voilà, la nouveauté... flambée!

DAMIS, *à part.*

Et mon sort décidé! Je respire.
(*Haut.*)
Tombée?

FRANCALEU.

Tout-à-plat!

DAMIS.

Tout-à-plat!

BALIVEAU.

Oh! tout-à-plat.

DAMIS, *froidement.*

Tant-pis.
(*A part.*)
C'est qu'ils auront joüé comme des étourdis.

BALIVEAU.

Siflée, et resiflée!

DAMIS.

Et le méritoit-elle?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en apelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pouroit bien n'en pas tomber d'acord,
Sans être, pour cela, taxé de sufisance :
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Coment veut-il juger d'une pièce, en effet,

Au tintamare afreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vû des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.
La pièce étoit venduë aux siflets agueris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim! des nuées!
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des *Paix-là, Paix*,
J'ai trouvé...

BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu, je le maintiens : j'ai trouvé... telle rime...
(*A Damis qui l'écoutoit avidement, et qui ne l'écoute plus.*)
Oui, telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur, avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonime,
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honeur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réüssi, qu'il pouroit vous en croire,
Et demeurer oisif, au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque ateinte à l'éclat des premiers;
Mais, contre ses rivaux et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,

Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force eux même à venir l'admirer.
Le nocher dans son art s'instruit pendant l'orage;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil, dans le métier des vers,
Et, pour y triompher, il y faut des revers.

FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poëte!
(*A Baliveau.*)
Vous êtes stupéfait; moi, non; je le répète :
Vivent les grands esprits, pour former les grands cœurs!
Mais cela n'apartient qu'à nous autres auteurs.
(*A Damis.*)
N'est-ce pas, mon confrère?

SCENE III.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor qui le veut tirer à part.*

Hé bien?

MONDOR, *bas et sanglotant.*

Je vous anonce...

DAMIS.

Je sçai, je sçai. Ma lettre?

MONDOR

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous, je te suis. Messieurs, permetez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi
Je compte vous rejoindre, et, laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCENE IV.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.

FRANCALEU.

Si vous sçaviez combien j'aime ce garçon-là...

BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marote est la vôtre.

FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

BALIVEAU

Belle prérogative!

FRANCALEU.

« Une lice! Un nocher!
« Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher! »
Plaît-il? Vous l'entendiez?

BALIVEAU.

Moi, non; j'avois en tête

La lettre de cachet qui, dites-vous, est prête.

FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du comun des humains.
Peste! Les grands-seigneurs se l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage! Revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flaté pendant la pièce.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis, c'est moi qui le promets,
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.

BALIVEAU, *s'emportant.*

Parlez! Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

FRANCALEU.

Eh, tranquilisez-vous! Soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir!
C'est le terme qu'il prend. Votre afaire est certaine.
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! Qui?

FRANCALEU.

Celui qui nous quite.

BALIVEAU.

Plaît-il?

FRANCALEU.

Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée?

FRANCALEU.

Et qui donc?

BALIVEAU.

Quoi? C'est lui
Dont le zèle pour moi solicite aujourd'hui!

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous joüiez en maître,
Et, votre admirateur autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le metre au fait de ce qui vous intrigue
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a, sur cette afaire, obligeament pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

BALIVEAU.

Adieu.

FRANCALEU, *l'arêtant.*

Coment donc?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur!

FRANCALEU.

Mais encore! Entre amis, l'on s'explique.
Ne pouroit-on sçavoir quelle moûche vous pique?
Quoi, lorsque nous tenons....

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire ; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible?

BALIVEAU.

Le voilà ! Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vû le diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en ofre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit :
Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble ;
Un phœnix, un trésor....

BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble !
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que, par vous-même, au mal elle soit enhardie,
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un apui ?
Il versifiera donc ! Le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux qu'à force de folie !
Etre, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le joüèt titré des petits et des grands !
Examinez les gens du métier qu'il embrasse :

La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs, elle peut triompher ;
Mais, en bonne police, on devroit l'étoufer.
Oui ! Coment soufre-t-on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes ?
De la société véritables frélons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable ;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatüé,
Vous aurez eû l'honeur d'avoir contribüé.
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire !

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
Sçavez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
Préjugé populaire ! Esprit de bourgeoisie,
De tous tems gendarmé contre la poësie.
Mais aprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Aprenez...

BALIVEAU.

Aprenez de moi qu'on ne voit guère
Les honeurs, en ce siècle, acueillir la misère,
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend quand on a vos richesses.
Mais lui, que voulez-vous qu'il deviene à la fin ?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.

Et d'un œil satisfait on veut que je le voye?
Soit! A vos visions je l'abandone en proye!
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arachent des mains.
Qu'il périsse! Il est libre. Adieu!

FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête,
Et vais vous faire voir avec précision
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mile écus.

BALIVEAU.

Avec cent mile écus?

FRANCALEU.

Hé bien, est-il à plaindre?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre....
Holà! Quelqu'un!... Vous-même en jugerez ainsi.
(*A un valet.*)
Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(*A part.*)
Aussi-bien elle hésite, et rien ne se décide.
(*A Baliveau.*)
Qu'est-ce? Vous molissez? Votre front se déride?
Vous paroissez émû?

BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait!

Un procédé si noble est-il imaginable?
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
Quand, à faire des vers, un jeune esprit s'adone,
Même en l'aplaudissant, je vois qu'on l'abandone.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardoner son malheur;
Mais, dès-que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCENE V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

Venez, venez, Monsieur! Une autrefois encore
Vous serez à la Cour notre soliciteur.
Vous vous flatiez, ce soir, de contenter Monsieur.

DAMIS, *à Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie,
Qui signale à tel point son amitié pour nous
Qu'il s'aquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honeur de vous choisir pour gendre.
(*Voyant Damis interdit.*)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre,

Car, de quelques talens dont vous fussiez pourvû,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévû.
Mais la joye auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déjà fait place à la reconoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarassé.*

Mon oncle...

BALIVEAU.

Hé bien?

DAMIS.

Je suis...

FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens,
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

FRANCALEU.

Ha!

BALIVEAU, *à Francaleu.*

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui, tout à l'heure, étoit un phénix, un trésor!
Hé bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Vas! Maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarassa d'un monstre, en devenant ton père!

SCENE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

Monsieur, la poësie a ses licences; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sçauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, loüant celle que j'aime,
A la loüer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Coment! La conoîtrois-je?

DAMIS.

Oui : du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le *Mercure*.
C'est-là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

FRANCALEU.

Quoi? Ce seroit?... Quoi? C'est... la Muse originale
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel-esprit sans pair....

DAMIS.

Hé, oui!

FRANCALEU.

Mériadec... De Kersic... de Quimper....

DAMIS.

En Bretagne! Elle-même! Il faut être équitable.
Avoüez maintenant; rien est-il plus sortable?

FRANCALEU, *éclatant de rire.*

Embrassez-moi!

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est efarouché trop tôt:
Mais nous l'apaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoûte.

FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'insinuë un pareil verbiage?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire!

FRANCALEU.

Et vous, beau protester !

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non !

FRANCALEU.

Parbleu si ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

FRANCALEU.

La persone pouroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : sufit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot ; et vous verrez que non !

DAMIS.

Rien ! rien !

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irois à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et, tout en vous quitant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, Monsieur, à m'épouser!
A m'épouser, vous dis-je? Oui, moi! moi! C'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point?

FRANCALEU.

Non; mais, en vérité,
J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté,
Quand, sous le masque heureux qui vous donoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma loüange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà! laissons donc là ce burlesque himénée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédomager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela, je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pouriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, *à part.*

Ah! Lisette la suit! Malheur à l'anonime.

SCENE VII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

FRANCALEU.

Mignone, venez-çà! Vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens....

LISETTE.

Ses talens! C'est où je vous arrête....

FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Aprenez...

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! Tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment; et pour cause.

FRANCALEU.

Vas-t-en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

... moi, je veux parler.
... que l'on vient de sifler.
..., à Francaleu.
... rester.

FRANCALEU.

L'impertinente !

DAMIS.

LISETTE, *bas à Lucile.*
... bon ; je vais chercher Dorante.
(Elle sort.)

SCENE VIII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.



FRANCALEU.

DAMIS.
Très-vrai.

FRANCALEU.
... cas,
... peu, ...
... rien ...
... chûte ...
... yeux ...

Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon père....

DAMIS.

Permetez, belle et jeune Lucile....

LUCILE.

Permetez-moi, Monsieur, vous même, de parler.
Mon père, il n'est plus tems de rien dissimuler.
D'un père, je le sçai, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne futes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,
Que, par mon propre choix, je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse :
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que, moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordoné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mistère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

fait!
(Bas.)
J'augure mal de cet avant propos.

LUCILE.

les jeunes-gens que ce lieu-ci rassemble....

FRANCALEU.

ort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,

Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU.

Vous panchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux panchant m'atire
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi? Quand j'ai mes raisons....

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre;
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore, et, de moi près de vous secondé....
Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévère!
Hé bien, j'ai mérité toute votre colère :
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands éforts;
Mais est-ce donc avoir mérité mile morts?
Car, enfin, c'est à quoi je serois condamnée
S'il falloit à tout autre unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père! Acordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde, à qui j'étois renduë!
Hélas! Il n'a brillé qu'un instant à ma vûë.
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'atraits.
Puisse le Ciel m'y rendre insensible à jamais!

FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle?

DAMIS.

Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur! Ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois, après ma letre lûë,
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est dûë.
Laissez-là ma fortune, et ne songez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel! qui vouloit aujourd'hui....

DAMIS.

Soufrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine....

DAMIS, *lui remetant une letre ouverte.*

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE IX ET DERNIÈRE.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE

DORANTE, *se jetant aux genoux de Francaleu.*

Ecoutez-moi, Monsieur; ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide!
Il est tems que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez, et soufrez cependant que j'espère.

Un malheureux procès vous broüille avec mon père,
Mais vous futes amis : il m'aime tendrement;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds, comme aux vôtres,
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,
Vous réünir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir!

(*A Damis.*)

D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couroner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

FRANCALEU *lit.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
« Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
« Par son médiateur il est des mieux servis,
« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
« La rigueur, il est vrai, seroit très-inutile,
« Et je défère à vos avis.
« Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
« Il n'aura que trop mon aveu;
« Celui de Monsieur Francaleu
« Puisse-t-il s'obtenir de même!
« Parlez, pressez, priez! Je désire à l'excès
« Que sa fille aujourd'hui termine nos procès,

« Et que le don d'un fils qu'un tel ami protège
« Entre votre hôte et moi renouvelle à jamais
« La vieille amitié de collège.

« MÉTROPHILE. »

Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

Ah! Monsieur! O mon père!

(A Lucile.)

Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède?

DORANTE.

Cher Damis! Vous devez en effet m'en vouloir,
Et vous voyez un homme....

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir!
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non; mais, en termes honêtes,
Amoureux et François : voilà ce que vous êtes.

DORANTE, *aux autres.*

Un furieux, qui, plein d'un ridicule éfroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait sifler sa pièce

DAMIS.

Quoi?... Mais je m'en prens moins à vous qu'à la traîtresse

Qui vous a confié que j'en étois l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenuës,
Et veux, après demain, vous faire aller aux nuës.

DAMIS.

Non! J'apelle en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre atentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'himen vous aprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES, tenez-moi lieu de fortune et d'amours!





NOTES ET VARIANTES

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Le temps qui sépare de la reprise de 1748 la représentation de la *Métromanie*, donnée le 21 mars 1738, fut, en partie du moins, employé par Piron au profit de sa comédie. Pendant ces dix années, il ne cessa de remanier les scènes qui lui paraissaient inférieures ou qui avaient justement donné prise à la critique; retouchant les vers défectueux; apportant, en un mot, à sa pièce, toutes les améliorations qui devaient, peu à peu, la conduire à un degré de perfection complet dans le dernier volume de l'édition des œuvres de l'auteur publiée à Paris chez N. B. Duchesne en 1758. C'est ce texte définitif, fruit des efforts les plus constants de Piron, dont nous avons fait choix et qui a servi pareillement à la reprise de 1748.

Mise en vente, ainsi que nous l'apprend le *Mercure de France*, au mois de mars 1738, chez le libraire Le Breton, et précédée de « stances dédicatoires » au comte de Maurepas, qui avait, on le sait, forcé les Comédiens français à représenter l'ouvrage, l'édition *princeps* de la *Métromanie* diffère d'une façon très-sensible du texte qui a servi à notre réimpression. Ces différences sont, à coup sûr, tout à l'avantage de celui-ci.

Dans le dernier volume de l'édition collective de 1758, les stances au comte de Maurepas accompagnent la préface qui précède, pour la première fois, la comédie de Piron. De même que celle-ci, elles ont subi de nombreuses et fréquentes corrections; mais, si elles ont gagné quelque chose à ces remaniements, on peut dire que c'est principalement en longueur. Il ne nous a pas semblé indispensable de les reproduire. Nous nous sommes, d'autre part, contentés de ne donner de la très-longue préface de la *Métromanie,* que le passage en quelque sorte capital, celui dans lequel Piron rappelle l'événement qui lui a fourni en partie le sujet de sa comédie.

A part les fautes évidentes de ponctuation et d'orthographe, nous avons reproduit avec une exactitude des plus scrupuleuses le texte choisi par nous. On verra que nous avons cru devoir recourir au manuscrit de la Comédie française au sujet de deux vers incomplets dans toutes les éditions revues par Piron, ou données de son vivant.

Nous avons signalé le fait, en détail, dans les variantes placées à la suite de cette note bibliographique.

VARIANTES

Page 87, vers 4. Le mot [Monsieur] imprimé entre crochets ne se trouve ni dans l'édition princeps de la *Métromanie* (1738), ni dans celle de 1758, que nous avons choisie pour notre réimpression et dont nous nous sommes efforcés aussi de reproduire le texte de la manière la plus fidèle. Dans les deux éditions précitées, le vers qui nous occupe n'a que dix pieds. Nous ne croirons jamais que Piron ait voulu semer des vers de cette nature dans une comédie entièrement écrite en vers alexandrins. Si l'on considère, d'autre part que, les deux textes de 1738 et de 1758 ont été revus par lui et publiés de son vivant, on serait tenté peut-être d'expliquer cette bizarrerie en la mettant sur le compte de l'esprit fantasque et original du poëte. Toutefois nous sommes persuadés qu'il ne faut voir là qu'un accident typographique, c'est-à-dire une faute d'impression de la

nature de celles qui abondent dans les éditions originales des écrivains des deux derniers siècles. Rigoley de Juvigny, dans son édition des *Œuvres complètes de Piron*, qu'il donna en 1777, a eu le tort d'imaginer, afin de compléter les deux pieds qui faisaient défaut, la variante qui suit :

Je vous attends.

FRANCALEU, *à Damis.*

Et vous, vous n'en voulez pas être?

Cette variante, qui présente une répétition si choquante du pronom personnel *vous*, ne pouvait compléter d'une manière satisfaisante le texte offert par l'édition de 1758. Pour trancher la question, nous avons pensé à recourir aux lumières de notre excellent ami M. Léon Guillard, l'archiviste érudit de la Comédie française, et, grâce à lui, nous avons eu sous les yeux le manuscrit de la *Métromanie* qui servait dans l'origine au souffleur du Théâtre-Français. Il est indiscutablement du temps et nous ne pouvions consulter un document plus authentique. Le mot « *Monsieur* » s'y trouve à la suite du « *Je vous attends* » de Damis, et il complète de la meilleure façon le vers qu'une faute d'inattention a laissé inachevé dans les textes de 1738 et de 1758.

Page 94, vers 5. Les mots [ay-je tenu], placés entre crochets, ne se trouvent que dans le manuscrit de la Comédie française. Dans les éditions de 1738 et de 1758 ce vers, de même que celui qui a fait l'objet de la note précédente, n'a que dix pieds. On le lit ainsi dans les deux textes :

FRANCALEU.

C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Hé bien ! je tiens parole.

Rigoley de Juvigny, très-désireux de contribuer, en y mettant généreusement du sien, à la gloire littéraire de l'auteur de

la *Métromanie,* n'a pas manqué de compléter ce vers dans son édition de 1777 :

FRANÇALEU.

C'est toi, Lisette?

LISETTE,

Hé bien! *c'est moi,* je tiens parole.

Cette fois encore nous n'avons pas hésité à donner la préférence à la leçon que nous fournissait le manuscrit du Théâtre-Français.

F. DE M.



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

M DCCC LXXVI





